



Squeeze

NUMÉRO

20



**NO
LIMIT**

13

TEXTES
COURTS

SOMMAIRE

<i>Débarras</i> de Paul Sunderland	2
<i>The Uganda Railway</i> d' Henri Ansbert	7
<i>À contre-courant</i> de Stéphane Blanchet	16
<i>Toise</i> de Jean-Jacques Nuel	28
<i>Tissus de mensonges</i> d' Éléonore Sibourg	30
<i>Lucette et son insecte</i> de Nadine Travacca	38
<i>Des nuits sans lune</i> de Matéo Lavina	41
<i>Du cadeau en tant qu'arme de guerre</i> de Brice Gautier	49
<i>Black</i> de Jacques Cauda	58
<i>Vers l'infini et au-delà !</i> de Philippe Caza	60
<i>(Comme les jambes de Garrincha !)</i> de Philippe Sarr	69
<i>Éduquer Damien</i> de Jean-François Magre	73
<i>Fuite</i> d' Elsa Hieramente	84
■ ■ ■	
Les auteurs	86
Ours	91

DÉBARRAS

Paul Sunderland

J'entrai dans la pièce et vis le bordel que j'y avais laissé en partant, la dernière fois. Plusieurs excuses sont possibles : soit un lieu de vie a beaucoup de surface, et quand on est seul, il est difficile de l'entretenir, de le maintenir dans des normes socialement convenables (au cas où on aurait une vie sociale). Soit il ne mesure pas grand-chose, et alors le moindre désordre se trouve maximisé. Bordel d'apparence inexpugnable, de toute façon. Sauf qu'il me fallait bien régler le problème, car cette espèce de chambre-studio allait être occupée par quelqu'un d'autre à une date bien définie, et proche, pour ne pas dire imminente.

J'avais déjà enlevé pas mal de saloperies, précédemment. C'est que j'accumule tout (entre autres les paquets de céréales vides), et là, donc, ce n'était pas grand. Ça sentait la fatigue des occupants, surtout la mienne, en fait, malgré mes absences répétées de plusieurs semaines ou mois. Quelques mètres carrés, des étagères contre un mur, une moquette usée couleur de flore roussie, une petite baie vitrée (ou alors une grande fenêtre) d'une découpe parfaite pour laisser passer, au moment où j'y pénétrai, une lumière jaune crade. Cette lumière, comment dire, se connectait à la sempiternelle poussière ambiante et rance, aux méandres soudain survoltés par mes déplacements.

Les étagères avaient été le premier gros morceau, à cause des livres. En fait, je ferais mieux de le dire comme ceci : les livres

avaient été le premier gros morceau, et pas seulement dans leur espace de rangement officiel. J'avais fini par en accumuler absolument partout. Ils n'avaient donc pas été difficiles à récupérer ; ce qui avait posé problème était leur quantité invraisemblable pour un si petit volume. Je ne peux même pas dire « espace », terme limité au regard des empilements qui, pour certains, touchaient presque le plafond, en un incontestable défi aux lois de l'équilibre. Mon soulagement, aujourd'hui, c'est que, sans pour autant renier l'imprimerie classique, je suis passé à un autre type de lecture et que j'ai résolu, ce faisant, le problème de la place.

N'empêche que jusque-là, les bouquins, il a fallu que je les retire un par un, que je les trie, et que j'achemine en plusieurs voyages la sélection résiduelle jusqu'à ma base secrète (qui est vraiment secrète ; les autres avaient été revendus ou donnés), située à plusieurs centaines de kilomètres de là. Il en restait un certain nombre, mais j'y suis parvenu. Dans la foulée, j'ai pris avec moi deux ou trois autres bricoles que j'ai réussi à entasser dans mes bagages. Après, je suis resté éloigné de tout ça pendant un certain temps, pour différentes raisons. J'ai eu à faire (ce n'est pas terminé, d'ailleurs) dans une autre région. Un courrier, cela dit, a fini par se poser un jour sous mes yeux et à ne plus bouger. Il y était poliment indiqué par le gérant de la résidence que je devrais au plus tard libérer l'habitable et remettre les clefs pour la date du tant. La rentrée approchant, une étudiante se trouvait en effet sur la liste d'attente juste après mon nom. Une précision importante, tout de même : on y ajoutait que j'aurais bien entendu la possibilité de réserver un autre numéro. Ce que je fis. Je n'aime pas trop me retrouver éjecté comme ça malgré ma connaissance du calendrier des années civile et universitaire. Comme ils avaient l'habitude de me voir zoner dans le bâtiment, année après année en dépit d'absences plus ou moins prolongées, et que je m'étais rendu aimable, je reçus un des deux logements contigus. Même surface, même disposition. Finalement, la migration de livres n'avait peut-être pas été indispensable ; de toute façon, cela m'arrangeait pour transférer au plus vite les reliquats.

Mais, là-dedans, il restait la tête. J'avais essayé de ne pas y penser pendant mon trajet en train, et avant. Je pensais que le reste de

l'appartement était protégé de sa présence car je l'avais mise dans un sac poubelle d'une bonne capacité. Le sac, la tête, étaient posés sur le siège à roulettes devant le bureau de merde Dauborama. Rien n'avait bougé, bien entendu. En fait de bordel, c'était surtout ça qui retenait mon attention ; à droite, à gauche, j'avais quand même fait le gros du travail. Étant donné que l'appariteur m'avait déjà remis la clef d'à côté, je ne me prévoyais pas une grosse fatigue, cette fois-ci.

J'allai donc directement à la tête. Pourquoi je ne l'avais pas évacuée la dernière fois, je ne saurais le dire. Qu'on se rende compte : je n'avais même pas pris la peine de fermer le sac. À la verticale du siège, j'ouvris un peu plus et regardai à l'intérieur.

Je manquai tomber à la renverse.

Je pensais qu'elle aurait encore été reconnaissable, peut-être même identifiable. L'identité n'était d'ailleurs pas un problème puisqu'elle avait été établie depuis longtemps. Disons que je m'attendais à voir encore les yeux, certains traits du visage, les oreilles, les dents, un peu de chevelure, un reste de nez... Je m'attendais à certaines teintes. Quant à l'odeur, j'avais atteint cette verticale en respirant délibérément par la bouche.

Elle avait gardé sa cohésion et sa taille en tant que volume mais n'était plus qu'une boule enrobée d'une espèce de suint cireux, blanchâtre et, devinai-je grâce à l'éclairage naturel, passablement adhésif. Qu'est-ce qui l'avait mise dans cet état ? La lumière du jour, parce que j'étais parti en omettant (« omettant » et pas « oubliant » : encore un signe de branlette existentielle) aussi de baisser le volet ?...

Je m'aperçus que je n'avais pas fermé la porte. Des gens passaient régulièrement dans le couloir. Vu la taille du bâtiment, son usage, c'était normal, mais je n'avais pas du tout envie de devoir gérer une visite inopinée du concierge qui faisait de son mieux malgré son emploi du temps surchargé, ou de la locataire imminente, de son copain et du copain du copain venus apporter leurs affaires. Je fermai.

Je regardai le dossier du siège (qui ne m'appartenait pas, pas plus que le bureau) : fort heureusement, aucun beurre des morts ne s'était épanché à l'extérieur du sac. Pas de coup d'éponge à donner

au désinfectant (il devait en rester quelque part) sur le tissu déjà familier de tant de vieilles sueurs de vivants ; c'était déjà ça.

La lumière, oui, cela pouvait l'avoir altérée. J'allai dénicher un autre sac poubelle dans la partie cuisine ; j'y enfournai le premier sac et, cette fois, je nouai aussi hermétiquement que possible. Maintenant, qu'allais-je faire de cette tête ? Le temps d'une seconde, je frémis de savoir cette chose sectionnée en ma possession. Cette impression de culpabilité, pourtant, ne se justifiait pas : on me l'avait remise en bonne et due forme pour examen. J'en avais tiré tout ce que j'avais pu, en l'occurrence pas grand-chose, mais, dès le départ, on m'avait informé (documents à l'appui) que le corps sur lequel la tête avait reposé avait reçu des obsèques tout à fait dignes.

Incapable de trancher (si je puis dire) sur le moment, je décidai de m'accorder un répit. En fait, j'exécutai même carrément un remarquable lâcher-prise mental (j'y arrivais moins bien, quand j'étais plus jeune). Je ressortis du studio, verrouillai et déguerpis calmement dans le couloir, comme un chacal après son attentat. Au premier embranchement, je pris à droite, marchai une centaine de mètres et atteignis un ascenseur bien spécifique. À ma grande satisfaction, je me retrouvai seul dans la cabine et m'offris ainsi une montée directe et en accéléré vers le dernier étage.

Bien posé à la brasserie panoramique, je bouffai de bon cœur un burger au maroilles (avec frites et pinte de Guinness).

Redescendu tranquillement, je mis mes sacs gigognes dans ma valise à roulettes et sortis du complexe. Je connaissais bien les lieux, les réseaux, par conséquent je n'eus pas à réfléchir très longtemps pour savoir quel tramway je devais prendre afin de me rendre au broyeur le plus proche. Trimbaler ce que je trimbalais dans les transports en commun, c'était rigolo. C'était scandaleux, écœurant, mais pas illégitime. Et puis surtout, c'était rigolo parce que personne n'en savait rien. Dans ma tête, je pouvais continuer de jouer à l'assassin froid en mission secrète. Pour les autres, je n'étais qu'un passager, une donnée non significative, elle-même transparente, près d'une vitre.

Sur la passerelle d'insertion, je sortis mes sacs imbriqués, contenance 30 kg, pris mon élan et du bras droit, lançai le tout en

un très bel arc. Plusieurs mètres en contrebas, un bruit de presse et une brève flamme signalèrent une destruction que j'avais rendue trop tardive.

Pendant quelque secondes, j'éprouvai l'envie de me jeter dans le broyeur. Je l'examinai très vite sous toutes ses coutures : au final, un petit lâcher-prise, un petit *raptus* et hop, ce serait réglé.

« Sois pas con », me dis-je. « Ces choses sont derrière toi. »

THE UGANDA RAILWAY

Henri Ansbert

Vince s'est pointé l'air exalté. Je voyais bien qu'il n'était pas dans son état normal. *Déjà ?* j'ai pensé. Il n'était que cinq heures et demie de l'après-midi. Ou du soir, allez savoir. Le soleil allait bientôt se coucher au-delà des montagnes du Ruwenzori. La nuit allait s'emparer subitement de Kampala et du reste du pays au pire dans une heure. J'étais habitué, depuis presque deux ans que j'étais là. C'était plutôt Vince qui était mon sujet de préoccupation. Il n'avait pas l'habitude de surgir à cette heure avec le sourire, l'air jovial et excité. D'habitude, c'étaient plutôt des grognements en signe de bonjour, ou des *merde, chier, putain*, le tout en trainant des pieds ou en shootant dans des boîtes de conserve imaginaires. J'étais en train de lire le *Newsweek* de la semaine précédente. J'étais loin de l'Occident, géographiquement et dans ma tête mais j'essayais malgré tout de me tenir au courant, de garder le contact avec le reste du monde. J'ai reposé le magazine sachant que, pour terminer l'article sur la chute finale imminente de l'empire soviétique que je venais de commencer à lire, c'était râpé. J'ai regardé mon coloc l'air intrigué. Je savais que pour le faire parler, le mieux était de garder le silence.

— T'as déjà goûté à la coke ? il a demandé.

Je n'ai pas répondu dans la seconde. Mais je savais de quoi il parlait, pas besoin de me faire un dessin. J'avais aussi déjà compris comment la conversation allait tourner. J'ai joué le jeu

et j'ai compté mentalement jusqu'à trois puis j'ai répondu à sa question en lui renvoyant la balle.

— Nan, et toi ?

Lui non plus n'en avait jamais eu l'occasion, qu'il disait. A vrai dire, on était déjà assez heureux comme ça dans le pays avec l'alcool fermenté ou distillé, local ou importé, les comprimés de Valium ou de Mandrax qu'on trouvait dans les dispensaires ou sous le manteau, et surtout la *weed made in Uganda* et même du hash, du *Lebanese Red* qui avait transité par Mombasa. Le tout pour une poignée de *Ugandan shillings*.

— Ça te dirait d'essayer ? il a repris.

— Donc, t'en as, j'ai affirmé.

— Hein ?

Je m'avançais peut-être mais je connaissais bien Vince. Je n'aurais pas dû le couper dans son élan. J'aurais dû lui donner une réponse claire. J'ai fait amende honorable, je l'ai dégrippé.

— Rien, j'ai dit, continue.

— J'en ai un demi gramme sur moi, tu veux goûter ?

— Tu veux dire *maintenant* ?

— Ouais. Tiens, *mate* !

Vince a sorti un carré de papier de sa poche de chemise. Il l'a brandi un court instant et l'a balancé sur la table du salon en m'informant qu'il s'agissait d'un simple échantillon gratuit. Mon cerveau faisait des vagues. Je réalisais que ça y était, qu'il me fallait choisir. Je m'étais toujours promis de ne jamais toucher aux drogues dites dures, mais c'était tentant. Le matos était juste devant moi et il n'y avait qu'à tendre le bras pour le saisir. J'ai regardé la minuscule enveloppe puis Vince puis à nouveau l'enveloppe. J'étais en plein dilemme. On m'avait seriné que si je mettais un doigt dans l'engrenage, la coke – ou l'héro – me boufferait le reste du bras. Tout ça tournait dans ma tête. Tant que je n'avais pas mis le nez dedans, je pouvais toujours reculer. J'ai regardé Vince s'affairer. Deux minutes plus tard, mon pote était lancé. Il séparait les cristaux avec une lame de rasoir rouillée sur un petit miroir de voyage sorti de je ne sais où. Il a confectionné quatre rails puis est parti chercher quelque chose dans sa chambre. Il est revenu avec le sourire et un billet de US\$ 100 flambant neuf.

Tu comprends, il a expliqué, on n'allait pas se fourrer ce truc dans le pif avec un de ces billets ougandais dégueulasses et sûrement pleins de miasmes.

— Mouais, j'ai fait.

Mais ma tête était ailleurs Je n'avais toujours pas tranché, j'hésitais encore. Puis j'ai vu Vince rouler le billet pour en faire une paille, se le fourrer dans une narine, se pencher vers le miroir de poche et aspirer un grand coup. Un des rails a disparu. J'observais mon comparse, je voulais savoir quel effet le truc avait sur lui.

— *YEEEAHH MAAAAAN !*

Manifestement, c'était de la bonne. Mon frère de défonce avait les yeux qui brillaient, et même qui émettaient de la lumière, je l'aurais juré. À voir son air aussi épanoui et lumineux, mes barrières morales ont sauté. J'ai attrapé le billet, je l'ai fourré dans mon pif et j'ai aspiré un grand coup. Un deuxième rail a disparu.

— **WOAW, BORDEL ! C'est DÉMENT !** j'ai lancé, aussi exalté que Vince et sans que ce soit vraiment volontaire, en tout cas calculé.

C'était comme si on avait allumé la lumière et ralenti le temps à la fois. Tout était plus intense et, d'une certaine manière, plus réel, plus net, avec des couleurs plus saturées et contrastées. Comme si on avait ajouté une quatrième ou cinquième dimension. Et il y avait cette énergie nouvelle, de la pointe de mes pieds à celles de mes cheveux. Sans compter mon cerveau qui pensait à toute allure. Ensuite, on ne s'est pas posé plus de questions, on a fini le demi-gramme dans la soirée en alternant avec de la *weed* et du whisky et en tchatchant comme des malades, ce qui n'était pas notre habitude. Une fois couché, je me suis dit *bon sang, comment j'ai pu vivre sans cette poudre magique*. Je me suis demandé si mon pote n'avait pas déjà pris un rail ou deux avant de rentrer à la maison. Ça me paraissait plausible, mais c'était sans importance et je m'en foutais. Puis j'ai fini par m'endormir.

Évidemment, on a continué à se farcir le pif. On se fournissait auprès d'une connaissance commune à US\$ 100 le gramme de

colombienne, le prix d'une paille de luxe. Transit à Mombasa puis arrivée jusqu'à Kampala, comme la ligne du *Uganda Railway* surnommée autrefois et à juste titre par les autochtones le *Lunatic Express*. Mais on était bien servis, il y en avait souvent près d'un gramme et demi, de quoi fidéliser le client, ou le pigeon. On essayait de réserver la coke pour les vendredi et samedi soirs. Mais il y avait aussi ces foutues vacances, les congés et cet éternel glandeur de Vince qui meublait ses journées en essayant de monter un business de tourisme alternatif pour pousser au crime à cause de sa relative oisiveté. Sans compter les imprévus. Les occasions de se faire une ligne devenaient trop fréquentes. Ma réserve pécuniaire a fini par être plus qu'entamée. Mon pognon fondait comme la neige du Kilimandjaro au soleil de midi, en pleine saison sèche. Vince était encore plus à sec que moi. Il fallait trouver une solution. Un soir, alors qu'on venait de commander deux grammes – chacun – pour le weekend suivant, mon pote m'a fait part de sa combine.

— J'ai commencé à tâter le terrain, il a annoncé.

— C'est-à-dire ?

— J'ai demandé discrètement à certains de nos amis, il a expliqué. Certains sont prêts à mettre US\$ 100 pour... un demi-gramme !

— Je vois, j'ai soufflé, soufflé par les perspectives.

— Si tu comptes bien...

— Ha ha, te fatigue pas, mec, j'ai déjà compté, j'ai ricané.

Vince a roulé un joint de *weed, born and raised in Karamoja*. Il nous fallait au moins ça pour patienter jusqu'au vendredi. On ne parlait pas beaucoup, on laissait le joint grésiller pour meubler le silence. De temps en temps, un de nos deux chiens baillait ou couinait. Nos pensées, elles, étaient tournées vers l'ébauche d'un business chez les expatriés de notre âge, entre vingt et trente ans et avec un certain pouvoir d'achat. À chaque fois qu'on se repassait le joint, nos regards se croisaient. On savait qu'on pensait à la même chose, sniffer gratos.

Petit à petit, l'affaire a pris tournure. On prospectait le marché, on se tenait au courant des fêtes données chez les Italiens, les Irlandais,

les Belges, les Allemands, les Français ou par les ONG les plus diverses, contre la sécheresse, la pauvreté, la maladie, le SIDA, la faim ou la soif. On évitait soigneusement les raouts organisés par les Américains et les Soviétiques, par les ambassadeurs ou les consuls quels qu'ils soient. On cherchait plus l'ombre que la lumière. On voulait rester discrets, on avait quelques demi-grammes prêts à vendre dans nos poches. On ne faisait pas de bénéfices monétaires, pour chaque demi-gramme vendu, autant de sniffé. On justifiait le prix élevé par la rareté, la qualité – elle était pure entre 85 et 90% – et la difficulté de se procurer le produit dans le pays. En plus, si besoin était, on pouvait livrer à domicile. On limitait nos dépenses à un gramme chacun pour le weekend, de quoi être à l'aise sans trop avoir à courir après le client. Souvent, on ne touchait pas à notre réserve qu'on éclusait tranquillement dans la semaine. Le petit jeu a bien duré deux ou trois mois. J'encaissais assez bien, et sur le plan de la santé et sur celui des finances, mais je saignais parfois du nez et je ne dormais plus beaucoup la nuit. Pour Vince, c'était pareil, mais, comme il n'avait d'autres horaires que ceux qu'il se donnait, il pouvait dormir dans la journée. Je n'avais pas ce luxe, je devais bosser dans mon école de langues, gérer le bordel – de l'organisation pédagogique aux caisses de bière du bar – et donner quelques cours. La semaine, j'attendais le vendredi soir pour souffler. Pourtant, loin de me permettre de reprendre des forces, le weekend me mettait sur les rotules. Et chaque lundi, ça recommençait. Un après-midi au boulot, alors que je ne faisais rien d'autre assis à mon bureau que de regarder par la fenêtre des marabouts se battre près d'une benne à ordures, Vince a surgi dans la pièce. J'ai vite compris qu'il avait de la poudre sur lui. Je lui ai demandé de quoi me faire un rail, juste un, de quoi me remonter jusqu'à la fin de l'après-midi. Il a cédé et on s'est enfilé chacun une ligne avec le tube d'un stylo bille sur un coin du bureau après avoir tapoté les cristaux avec un cutter. Et puis une deuxième. Et une troisième. Et dire que pendant deux ans, je ne m'étais jamais pointé au boulot après avoir *bu* ou *fumé*. Mon dernier cours de la journée, de cinq à six avec les débutants, a été pénible. Je n'avais pas la tête à ça, je n'avais qu'une hâte, rentrer m'envoyer avec Vince le reste de la coke. Le lendemain et le surlendemain, il est

repassé en milieu d'après-midi apporter et partager un remontant avec moi, en toute cordialité. Mais ce nouveau besoin a commencé à nous coûter cher. Il fallait relancer notre business. Lui et moi y réfléchissions, chacun de notre côté.

C'est un soir, alors que j'avais pu dénicher une bouteille de Havana Club au *duty free* du Nile Conference Center – réservé aux expats', aux députés et aux ministres – et qu'on enfilait les Cuba Libre que l'idée a germé.

— On va organiser une fête ici, mec. On va inviter les bonnes personnes et on va se refaire la cerise, j'ai dit.

J'ai expliqué mon idée à Vince et on a mis au point l'organisation de la soirée en quelques heures. Il n'y avait plus qu'à. Le reste des préparatifs nous a occupés une bonne quinzaine de jours. Le crime était parfait. Vince avait trouvé des musiciens ougandais, zaïrois et tanzaniens. Pour ma part, je m'étais assuré de la participation de percussionnistes burkinabés et ivoiriens en résidence pendant un mois dans le pays. Ça avait été facile. Je m'occupais de leur logistique et des relations avec le théâtre qui les hébergeait artistiquement. Je leur faisais découvrir Kampala. J'étais leur guide et leur traducteur, moi un *Muzungu* ! On avait fait provision de sodas et de bières, fait griller des kilos de cacahuètes et exploser des bassines de pop corn. On avait même organisé un bar pour les VIP dans la piaule de Vince, avec coke et alcools de luxe. Il s'était assuré de pouvoir disposer d'une bonne réserve de poudre d'une vingtaine de grammes, une sorte d'achat à crédit ou d'emprunt, de quoi remplir les pifs et nous remettre un peu à flot. Comme il avait du temps, mon comparse a fait la tournée des ONG et des différentes officines culturelles occidentales pour lancer les invitations.

On avait fait le plein – légal et officiel – pour une petite cinquantaine de personnes, nos connaissances interlopes. Par souci de diplomatie, Vince avait invité nos voisins en espérant qu'ils ne vissent pas tous. Le soir venu, le *compound* s'est rempli. Il y avait plus de deux cents personnes, des Ougandais,

des expats', les voisins, le sous-secrétaire du consul, les amis, les amis des amis, les relations de boulot, des branleurs de toutes les couleurs, nos meilleurs amis blancs, nos meilleurs amis noirs, des putes – les protégées de Mama Peace – et quelques ennemis aussi, certainement. Vince et moi n'avons pratiquement rien vu de la fête tellement nous étions occupés à vendre nos enveloppes de coke. Mais les musiciens jouaient, les danseurs dansaient, les buveurs buvaient et les baiseurs baisaient, derrière les arbustes, dans les recoins sombres du *compound*. À dix heures du soir, ce qui était déjà très tard à l'époque, tout le monde était parti. Vince et moi, nous avons pu compter le pognon en sniffant des rails d'un bon calibre, un verre de Jack D à la main. Il ne restait plus qu'à rembourser notre dealer et l'affaire était dans le sac. Bilan de la soirée, on avait cinq ou six grammes d'avance plus un bénéf de US\$ 500 chacun. De quoi envisager les semaines suivantes plus sereinement, si on ose dire et rassurer nos banquiers respectifs.

On a continué comme ça encore quelques semaines, sans réorganiser de fête, en écumant celles des autres. Mais la *hype* était passée, on vendait moins et surtout on dépensait plus. Après sept ou huit mois de consommation quasi-quotidienne, j'ai commencé à me poser des questions. Un soir, après avoir réalisé qu'en une semaine, j'avais claqué US\$ 900 et dormi seulement trois heures, j'ai annoncé ma décision à Vince.

— J'arrête. Je jette l'éponge. Pour moi, la coke, c'est terminé.
— OK, il a dit. Moi pas encore, mais tu fais comme tu le sens.
— On se fait un weekend diabolique, mon dernier et ensuite, j'arrête. Définitivement.

Le vendredi soir est arrivé. Vince aussi, avec trois grammes bien tassés pour chacun. Pour moi, c'était une sorte d'adieu, de quoi terminer sur un feu d'artifice avant une semaine de congé bien méritée. On a fini par se retrouver vers onze heures à l'Ange Noir, une boîte tenue par des Rwandais dans la zone industrielle, devant une bouteille de scotch et entourés de putes à qui on servait des rasades. On allait à tour de rôle se repoudrer le nez toutes les dix minutes aux chiottes – infectes – de la boîte. On dansait sur de

l'afrobeat nigérian, du reggae *sudaf* ou de la pop kenyane. On est rentrés au petit matin dans la *Benz* de Vince avec Peace, la mère maquerelle qui chaperonnait ces gentilles demoiselles parties se coucher depuis longtemps. J'étais au bord de l'inconscience. Je n'avais plus la force ni l'envie de rien. Juste de m'écrouler sur mon lit et en écraser le plus possible. J'ai dormi une douzaine d'heures pour me réveiller au coucher du soleil. On n'est pas sortis le soir, on a continué à s'enfourner la poudre comme des métronomes. Vince m'a raconté comment il avait baisé à l'aube avec Peace sur le capot de sa bagnole. Je lui ai répondu que je ne me souvenais même pas de notre départ de l'Ange Noir. Je suis allé me coucher vers trois heures du matin après une demi-bouteille de scotch, plusieurs joints, le restant de ma coke, et seize tonnes de blues pour finir. Mon sevrage commençait. J'ai eu du mal à dormir et pas seulement à cause de ce que je m'étais enfourné. Je savais que les jours prochains allaient être durs.

Et ils l'ont été. Je ne suis pas sorti de la maison avant le vendredi. Je carburais toute la journée en faisant des siestes, en fumant des SM – *Sweet Menthol*, des clopes *made in Kenya* – en buvant du Pepsi glacé et en mangeant des avocats et des mangues pour compenser l'arrêt total, brutal et simultané de l'alcool, de l'herbe et de la cocaïne. J'en bavais des ronds de chapeau. J'étais infect avec tout le monde, y compris Vince, y compris les chiens, y compris moi-même. Je transpirais ou alors j'avais froid. Je me faisais chier comme un rat mort. J'essayais de lire pour tuer le temps. Et puis, le mur de Berlin est tombé. Le vendredi midi, Vince m'a rapporté le *Daily Nation*, un journal du Kenya. C'était en première page et ça m'a fait un choc. Le mur, je le connaissais depuis tout petit. J'avais vu le rideau de fer en vrai pour la première fois à l'âge de quatre ou cinq ans. L'après-midi, le soleil est revenu. J'ai ressorti la voiture et je suis allé manger un burger arrosé d'un Sprite, seul au bord de la piscine du Sheraton. Je suis rentré vers cinq heures après avoir tourné sur les grandes avenues près du Golf juste pour le plaisir de me sentir vivant et avec le sentiment d'être un peu régénéré et sur la bonne voie. En tout cas apaisé. Puis je suis rentré. Une demi-heure plus tard, Vince s'est pointé avec le sourire, l'air jovial et

excité. J'ai flairé l'embrouille.

T'as déjà goûté à l'héro ? il a demandé.

À CONTRE-COURANT

Stéphane Blanchet

C'est arrivé l'année de ma classe de terminale. L'année où les filles roulaient le bas de leur jean au-dessus de la cheville. À l'époque où les mecs portaient la taille de leur froc au milieu des fesses. Au moment précis où la trouille de foirer nos vies bousillait chacune de nos joies, cette fille, Laura Richard, a lancé la mode.

Un matin, en cours d'histoire, tout le monde remarque le crâne et les sourcils rasés de Laura. En plus, elle s'assoit au premier rang. Depuis l'estrade, le regard de madame Elias, la prof d'histoire, glisse vers la peau lisse du crâne de Laura entre chaque mot. Laura enfourne des chips au bacon par poignées entre ses lèvres violacées. Et quand la prof pose une question, elle dresse son majeur vers le plafond pour répondre :

— C'est lew conwforwmisme quiw a déclenwché la sewconde guerrwe monwdiale, Mawdame.

Et au lieu de l'envoyer chez le Proviseur, madame Elias dit :

— Oui, en quelque sorte. Très bien, Laura. Une autre réponse ?

Cette pauvre gamine changée en rencontre du troisième type, la prof pense que les chips sont sa manière d'encaisser la maladie. Quand une fille de dix-sept ans se pointe au lycée avec la boule à zéro et sans sourcils, les adultes comprennent : cancer. Si une leucémie ou une autre saloperie te pollue le sang, tu ne roules pas le bas de ton jean pour dévoiler le haut de tes *Air Max*. Tu te fais plaisir en attendant ta prochaine séance de chimio et personne ne

se sent de t'en empêcher.

C'est ainsi que, du premier au dernier rang, toute la classe peut entendre Laura et son nouveau cancer concasser ses chips en toute impunité. Un fumet de bacon frit plane au-dessus des trouses et des cartables.

Laura Richard, avant son look Roswell, personne n'aurait pu vous révéler la couleur de ses yeux – ils sont bleus.

La moyenne générale des notes de Laura ?

Astrid Mahieux, la déléguée de classe, était incapable de vous en donner une estimation – c'est très moyen.

En vérité, avec son physique et ses notes... Laura Richard avait plus de chance de finir secrétaire dans un bureau merdique que d'incarner l'héroïne d'une sitcom à succès. Jusqu'à ce matin, cette gamine était aussi anonyme que le squelette en plastique du cours de sciences naturelles.

Mais ce jour-là, au réfectoire à l'heure du déjeuner, tous les élèves mastiquent, le regard rivé sur elle. Les têtes s'inclinent vers le centre des tables et murmurent quand Laura se ressert une quatrième colline de macaronis. Ça glousse quand elle lâche un rot sonore après sa cinquième assiette d'œufs mimosa. Au moment du dessert, le silence se fait jusque dans les cuisines, lorsqu'elle se dessine des sourcils en mousse au chocolat au-dessus de son regard de poisson mort. Et quand Laura entre en cours avec sa tronche de smiley et ses sourcils redessinés au cacao, monsieur Clodsky, le prof de math, laisse pisser. Baladez-vous avec une plume dans le cul, un crâne et un visage lisse comme une boule de bowling, et personne ne viendra vous demander si, par hasard, la plume dans le cul, c'est à cause de votre cancer.

Les profs oublient qu'aller à contre-courant, c'est cool.

Dans les revues pornos hardcore planquées sous le lit de mon père, des tas de filles ont le crâne et les sourcils rasés. Des mecs se tatouent une tête-de-mort en guise de visage et s'implantent des cornes de diable en silicone sous la peau du front. D'autres se fendent le gland en queue de radis. Ces gens n'abritent aucun cancer, mais récoltent des milliers de vues sur You Tube.

C'est tout le génie de Laura Richard.

Le lendemain, quand elle se pointe au cours de gymnastique

avec sa tête de nourrisson d'un mètre soixante-dix, vêtue d'un bikini et d'une paire de lunettes de piscine, une portion de frites à la main et une clope au bec, le soir même, toute la classe lui envoie une demande d'amitié sur Facebook. Et l'idée géniale de Laura, c'est de supprimer son profil.

Si tu l'approches dans la cour de récréation, Laura hameçonne la commissure de ses lèvres avec ses index et tu remarques ses dents colorées au marqueur, façon *Rubik's cube*. Puis elle ferme la bouche et continue à cramer ses cils sous la flamme d'un briquet. À ce stade, la figure de Laura Richard, c'est une boule de bowling, fendue de deux grands yeux bleus piscine dans lesquels personne n'est capable de lire ni joie ni peine.

C'est si cool, la réaction de Laura.

Les profs, ils ne se rendent pas compte mais, mes potes et moi, on a plus de chance de s'enrichir en participant à ce télé-crochet où quelqu'un vous branle pendant que vous essayez de chanter en mesure *My heart will go on*, qu'en réussissant nos exams. Finir obèses et pauvres, mourir anonymes et asphyxiés de solitude et de fast-food, c'est l'avenir de la majorité d'entre nous. Ne pas lutter pour réguler son cholestérol ou décrocher un bon job, simplement anticiper son naufrage et ses déceptions, c'est la solution révolutionnaire de Laura Richard. On a tous plus de chance de choper un cancer que de serrer la main d'un président. Autant commencer maintenant.

Mais cancer ou pas, le matin où Laura laisse une flaque d'urine sous sa chaise au cours d'espagnol, monsieur Sanchez, le professeur principal, se décide à convoquer ses parents.

Le lendemain, Astrid Mahieux, la déléguée de classe, colporte la rumeur : la mère de Laura a refusé la convocation. Et sans rire, Laura Richard n'est même pas virée du bahut. À l'entrée de la salle de cours, on attend le prof de sciences physiques et Astrid nous avoue qu'elle a collé son oreille à la porte de la salle des professeurs. Elle a entendu les profs déblatérer au sujet de Laura. Laura vit seule dans une grande maison avec piscine et terrain de tennis, nous raconte Astrid. Les profs prétendent que le père de Laura a fini compressé à l'intérieur de sa Porsche après le divorce. La présence de la mère de Laura à la maison ? Elle se

résume à quelques Post-it sur des emballages de plats cuisinés dans le réfrigérateur : « Laura, ceci est ton dîner, je suis retenue sur un tournage. Je rentrerai samedi, mange sans moi. Maman. » La mère de Laura est actrice à Hollywood, dit Astrid. Jamais à la maison. Elle court les auditions, la maman de Laura. Les seules traces de ses allées et venues sont les paquets de cigarettes écrasés, éparpillés un peu partout dans le salon. Alors Laura, seule au milieu de cette grande villa vide, avec sa maman Post-it dans le frigo, eh bien, elle se tond le crâne et les sourcils pour faire rager sa vieille. Elle s'invente une nouvelle éducation à contre-courant. Elle saisit l'opportunité de faire un bond vers sa déchéance future, sans vivre la merde qu'il y a entre les deux – tue tes rêves avant qu'ils ne te tuent.

Attroupés dans le couloir à écouter cette histoire avant le cours de sciences physiques, on n'en revient pas qu'Astrid Mahieux ait eu le cran de le faire. Cette nana, la déléguée de classe, une lèche-cul de première, une larme coule de son œil épilé et elle nous explique à quel point c'est libérateur de ne plus penser au futur. Chaque mèche de cheveux tombant sur le sol, nous dit Astrid, c'était comme autant de bonnes raisons de ne plus craindre le réchauffement climatique et l'inflation galopante.

— Juste un conseil, n'utilisez pas un épilateur électrique. Ça fait mal, et maintenant, le mien est bousillé.

Elle penche la tête. Et nous, on louche sur les petits pansements blancs collés au sommet de sa tête d'ampoule à filament. Là-dessus, on voit Laura entrer en cours vêtue d'un genre de poncho, découpé dans un drap blanc d'hôpital avec un trou pour la tête. Elle porte un carton rempli de beignets à la confiture et un pack de six sous le bras. Et à nos yeux, cette fille qui fait tous ces trucs complètement barges, elle devient direct une sorte de rock star rebelle à la Pete Doherty.

C'est là qu'on a commencé à entendre des élèves bricoler une philosophie du contre-courant autour du comportement de Laura Richard.

Le lendemain, en cours de chimie, Cédric Pinchon, avec son nouveau look Zone 51, sniffe des solvants ultra-toxiques pour accentuer ses cernes. Quand la prof écrit au tableau, il lève les

deux pouces et c'est noir comme du réglisse autour de ses yeux éclatés.

Au moment du déjeuner, derrière le réfectoire, on voit des ados de terminale se tondre le crâne avec la tondeuse à barbe de leur paternel. Durant la récréation, des files de plus en plus longues de petits Martiens chauves et blafards attendent pour vider le distributeur de barres chocolatées. D'autres fument clope sur clope et s'entraident à cramer leurs sourcils, tout en buvant de l'huile d'olive à la bouteille. Des emballages de chips et des touffes de cheveux virevoltent partout dans la cour, comme les fétus de paille dans les westerns italiens que matent mes parents.

Ce qu'il y a, c'est qu'avec tous ces documentaires sur l'obésité à la télé, mes parents, ils flippent quand je me ressers trois fois des frites entre deux gorgées de coca. Ils n'apprécient pas ma nouvelle coiffure façon Roswell. Ils pensent à mes oraux du baccalauréat et à ce que disent les voisins. Mes vieux, ils me voient diriger un cabinet d'avocats, me marier, avoir des gosses et une bonne mutuelle. Sérieux, ils espèrent me voir courir après leurs rêves de ratés. Les adultes, ils oublient que leurs parents portaient des crêtes ou des dreadlocks sur la tête à notre âge. Ils fumaient des joints, sniffaient de la cocaïne, couchaient sans capote et se trouaient la joue avec des épingles à nourrice. Mon père oublie que sous son lit des mecs au gland percé empalent des nanas chauves avec leur poing.

Le monde change.

Il y a le jeu du foulard, le *binge drinking* et les apéros Facebook.

Nous, on ne veut pas être punks ou rastas, ou se suspendre par les couilles à un croc de boucher : on veut être morts. Et dans l'intervalle faire tout ce qu'on n'a pas le droit de faire d'après la télé et la mode vestimentaire. On veut être difformes, mal habillés, malades et heureux. On a choisi de passer notre tour dans cette grande course imbécile où aucun d'entre nous n'a de chance de terminer vainqueur.

Dieu te bénisse, Laura Richard.

Mais nos vieux, ils paniquent. Nous sabotons leur projet de réussite par procuration. Quand le Proviseur organise une assemblée extraordinaire parents-professeurs au lycée, ils tombent

tous d'accord. Ces gamins et leur panoplie de papis en phase terminale, ces p'tits merdeux qui crament leurs sourcils et avalent leurs cinq mille kilocalories par jour, c'est grave. Il faut remplacer les chips et les barres de chocolat des distributeurs automatiques par des fruits et du soda light, propose la mère de Cédric Pinchon. Il faut interdire le tabac dans la cour de récré, exige le père de Kevin Rotard. Désormais, au réfectoire, c'est haricots verts et brocolis vapeur pour tout le monde.

Ça craint.

Depuis la réunion au lycée, mon paternel ne rapporte plus de cookies ni de fraises Tagada du supermarché. Le chocolat est sous clé dans le coffre à bijoux de ma mère avec ses rasoirs jetables. Comme s'il était difficile de se procurer de la merde à manger. Comme s'il était compliqué de revendre nos Nike sur E-bay pour acheter des tondeuses à cheveux d'occasion.

Nos vieux, ils nous menacent sur l'argent de poche et les nouvelles fringues qu'on n'aura pas pour nos anniversaires. Nous, on s'en branle de porter nos jeans à mi-fesses – on n'en porte plus du tout. Avant la sonnerie de la première heure de cours, on voit tous ces gosses vampires attendre leur tour devant les toilettes pour retirer leurs fringues de marques et passer leur drap troué autour de la tête. On compare nos cernes et nos bourrelets devant les urinoirs. On brûle les feuilles de nos cahiers à l'intercours pour respirer la fumée. On inhale l'essence de nos Zippos. On rote et on pète nos kebabs du midi durant les cours de math de monsieur Clodsky. Avec nos gueules vertes et nos foies fatigués, à force de nous faire virer des cours, il n'y a plus beaucoup d'élèves dans les salles de classe. Juste une procession de goules au teint hépatique, qui croquent des chips devant la porte du bureau du Proviseur en lâchant des caisses.

Le souci, c'est qu'ils ne peuvent pas tous nous virer du bahut. Ce que nous faisons est légal. Quand la télé locale vient nous filmer dans la cour de récréation, avec nos crânes de poulpes et nos costumes de Casper, en train manger le plastique de nos protège-cahiers, le Proviseur fait la gueule. Mais à la télé, ça rend super.

Live fat and die young, titre la gazette locale.

Trop cool.

Seule la déesse Laura Richard semble ignorer qu'on est tous comme elle, à présent. À vrai dire, il faut bien chercher pour la distinguer parmi les autres moines du contre-courant. Elle est assise seule sur un banc, vêtue de son drap d'hôpital, une clope à la bouche et une autre sur l'oreille. Elle est occupée à s'entailler les poignets avec le bâtonnet d'une sucette.

La mère de Laura n'est pas rentrée à la maison depuis trois semaines, prétend Astrid Mahieux.

Trop de chance.

Moi, mes parents, ils ne me lâchent pas la grappe. Je ne peux pas leur en vouloir, ils essayent juste de me sauver. Parce qu'on ne va pas se raconter d'histoires, depuis un mois que nous avons rejoint Laura Richard dans son délire à contre-courant, on a mauvaise mine. Le matin, je m'éveille comme après un suicide raté aux barbituriques. Ma langue tirée face au miroir de la salle de bain, c'est une chenille jaune et poilue. Je vais chier sept fois par jour et toute la journée je crache un mucus goudronneux dans mon mouchoir. Mais je me sens libre. C'est tellement cathartique, dirait ma prof de français, de zapper son futur divorce et ses feuilles d'impôt. Faire un choix sans l'aide de la télé ou de l'O.M.S. Tuer la peur qu'on a d'échouer à la grande compétition de leur vie de con.

Mes vieux, ils ne comprennent pas.

Mon père voulait être musicien classique. Puis il a lâché le violon pour faire comptable. Et la fois où il a empoisonné avec du désherbant le caniche du voisin, qui venait chier dans ses pieds de tomates, il a décidé que c'était une chouette journée. Mes potes et moi, si on a choisi la méthode à contre-courant de Laura Richard, c'est pour éviter d'en arriver là.

Ma mère dit que le plus beau moment de son existence fut ma naissance. Mais quand je rentre du lycée, je la surprends à fouiller ma chambre en quête de ma réserve de clopes et de pâte à tartiner. Je rentre, et mes vieux, je les trouve à visionner un documentaire sur l'embrigadement des jeunesses hitlériennes. D'autres fois, c'est un talk-show sur l'obésité morbide ou le cancer précoce du poumon. Depuis quelques jours, sur la table basse du salon traînent des brochures proposant une aide psychologique aux ados

en difficulté : *Votre ado et son mal-être, parlez-en.*

C'est moche.

N'empêche, on a revendu nos téléphones et nos fringues de marque sur internet pour se payer de la bouffe-suicide et tout le reste, mais même si tu remplaces tes cinq fruits et légumes quotidiens par cinq beignets à la confiture, ce n'est pas si facile de crever à dix-sept ans.

Ce midi, d'autres adeptes du contre-courant et moi, nous sommes attablés au fast-food en face du lycée. Chacun trône devant une pyramide de burgers garantis graisse brûlée et huile de palme – pas le choix depuis que la cantine est passée au régime haricots verts et courgettes vapeur. On mâche notre *junk food*, tels des petits hamsters chauves. C'est là que Cédric Pinchon, avec ses cernes morbides, me tape sur l'épaule. La moitié de son cinquième cheeseburger roule sur son plateau et Cédric dit :

— Ça y est, mec...

Il lève un pouce victorieux et sa tronche s'étale en plein sur ses quatre crèmes glacées au chocolat. Une bouillie marron s'écoule entre ses lèvres entrouvertes sur un sourire d'extase. Nous on applaudit et on prend son pouls, mais ce con n'est même pas mort. Astrid Mahieux aspire à la paille de son milk-shake *king size* et dit :

— Coma diabétique... P'tit joueur.

De la gerbe au coin des lèvres, Kevin Rotard revient des toilettes et déclare :

— Ça compte pas.

C'est un peu vache pour Cédric parce que, à l'arrivée de l'ambulance, son front trempe toujours dans une flaque de glace au chocolat fondue.

C'est en cours d'espagnol que la nouvelle tombe. Nous suçons des fraises Tagada et des chips au vinaigre. La sueur perle de nos crânes lisses à cause de l'hypoglycémie – c'est bon signe, souffle Astrid Mahieux, on bouffe trop de sucre, notre pancréas balance de l'insuline à tout va. Là-dessus, monsieur Sanchez nous annonce que le personnel de ménage s'est plaint au syndicat. Avec les saloperies grasses et *over-sucrées* qu'on avale toute la journée, les chiottes du lycée sont bouchées. Il y a de la gerbe au fond

de chacune des poubelles extérieures. Ça sent les excréments et le vomi jusque dans les étages du bahut. Des papiers gras et des mégots de cigarette s'accumulent dans tous les coins de la cour de récréation. Et donc, l'équipe de ménage a entamé une grève, dit monsieur Sanchez. Le lycée sera fermé pour quinze jours. On cesse de mâcher... Tous les crânes rasés de la classe se tournent vers Laura Richard, au premier rang. On veut connaître la réaction de notre chef de file. Sauf que Laura n'est plus là...

Forcément, on se dit qu'elle est morte.

Cette fille mérite une statue. Avant elle, le bac, c'était important. On portait l'ambition de nos parents comme une couronne d'épines et on avait toujours cette trouille de foirer nos vies à nous rendre malades. Maintenant, Laura est morte et le lycée ferme.

Résultat, je suis cloîtré dans ma chambre avec mes bouquins de classe. Mes vieux m'autorisent juste à sortir pour les repas et aller pisser – si on peut appeler repas, une salade verte et deux œufs durs. Je crève la dalle. J'ai la bouche sèche comme un désert et un taux de glucose si bas que je sue toute l'eau de mon corps.

Il reste ma connexion internet.

Sur Skype, Kevin Rotard dit que Cédric Pinchon s'est réveillé. Les potes se sont pointés à l'hôpital avec des boîtes de chocolat et des quiches surgelées pour Cédric, mais ses parents montaient la garde devant la porte de la chambre. Kevin dit que les vieux de Cédric l'envoient terminer l'année dans un autre bahut. À Montesquieu, un lycée payant et catho.

— C'est pas passé loin pour lui, mec, dit Kevin. Cet aprèm', on va tous chez Laura, voir si elle est morte ou pas. On a écrit une chanson pour elle, au cas où. Tu te pointes ?

Je réponds que mes parents ne me laisseront pas sortir.

— Démerde-toi ! Cette fille, on lui doit bien une cérémonie. C'est à quatorze heures, devant sa baraque.

N'empêche, le truc des draps noués ensemble pour faire le mur, qu'on voit à la télé, ça marche. Je suis déjà dans le jardin, accroupi devant la baie vitrée du salon, mon suaire de moine du contre-courant autour du cou. Passé la fenêtre, je détale à travers le massif de bégonias et je saute la haie.

Laura et moi, on habite le même lotissement. Quand j'arrive

devant sa villa, une trentaine d'adorateurs de notre déesse chantent sur le trottoir. Les voisins sont pieds nus sur leur pelouse bien tondue. Ils nous matent et causent la main en cache devant leur téléphone. Ce qu'ils chantent, les potes, avec leur poncho blanc d'hôpital, leurs bajoues de hamster et leur tête de cancéreux pour de faux, c'est : « *Oops ! I ate too much again, I play with my life, com'on, Laura, eat too much one more time...* »

Ce truc de Britney Spears changé en hommage à Laura.

Je rejoins le groupe. Astrid Mahieux me tend une feuille de papier imprimé et une part de pizza :

— Chante.

Sur la feuille figurent les paroles de la chanson. La pizza, c'est une quatre fromages. Je chante :

— *Oops, I eat it again...*

Trois couplets plus tard, on entend les sirènes des flics se rapprocher. Avec son haleine au gorgonzola, Kevin Rotard gueule :

— On se barre !

— Ouais, barrez-vous ! hurle la voisine d'à côté. Elle n'est pas chez elle, Laura ! Elle est à Catherine de Sienne !

Merde.

L'hôpital pour les vrais cancéreux. Laura Richard a réussi son bond dans le futur. C'est juste qu'elle soit la première, Laura. Mais pour le moment, elle est vivante. Elle doit encore réussir le bac et se choisir un boulot.

Ne flanche pas, Laura, on arrive.

Devant l'hosto, c'est le même bordel. On s'attroupe et on chante face à l'entrée principale. Au bout de l'allée de bitume rose, des malades, fringués comme nous et branchés à des poches de sérum à roulettes, nous matent en fumant des clopes. Ouais, on vous rejoint, les mecs, bientôt. Sûr. Rien que d'y penser, ça me fait chanter plus fort. Ne pas passer ma vie à séparer le plastique du carton. Ne pas chronométrer mon temps sous la douche. Ne pas courir après un bon job et la célébrité. Ne rien réussir d'autre que ma mort.

« *My calories are killing me, I must confess that I don't care !* »

Kevin Rotard lâche un rôl sonore et me tend un hot-dog froid.

— À mon avis, Laura est au premier, dit-il, c'est là qu'ils

parquent les cancéreux en phase quatre.

Puis il secoue la tête comme les médecins de Greys Anatomy quand ils veulent dire : « C'est foutu. » Entre deux couplets, on gerbe sur la pelouse et des journalistes nous prennent en photo. Sur la façade blanche du bâtiment, des têtes bourgeonnent aux fenêtres les unes après les autres. Des passants nous filment avec leur téléphone. Un périmètre de curieux se crée autour de notre chorale dopée à la crise de foie. Ils applaudissent notre *flash-mob* de Nosferatus diabétiques. Les flics en périphérie se marrent dans leur talkie-walkie. Nous, on se prend par les épaules et on oscille de droite à gauche comme au Téléthon. À cet instant, nous ne sommes que la voix chantante de nos bouches. Rien d'autre que le présent du maintenant du tout de suite. Le temps des animaux et des simplets. Sans truille ni futur devant nous. Laura Richard, tu nous as sauvés.

« *Oops ! I ate too much again, I play with my life, com'on, Laura...* »

Au loin, s'ouvrent les portes en guillotine du hall du grand hôpital du cancer. Au bout de l'allée de bitume rose, une silhouette Playmobil s'avance lentement. Elle marche entre les fumeurs en blouse d'hôpital et les poches à sérum. Elle marche jusqu'à atteindre la dimension d'une poupée Barbie. Puis la taille d'une enfant de huit ans – les mains dans les poches, jeans et baskets, l'allure lente. Elle avance vers nous. C'est Kevin Rotard qui cesse de chanter le premier. La silhouette fait halte à portée de selfie et personne ne chante plus. Les journalistes nous mitraillent et nous filment sous tous les angles. Les cheveux de Laura ont repoussé, ça fait comme du poil de souris au sommet de son crâne. Ses sourcils ras dessinent deux arches de poils drus et noirs autour de ses yeux bleu piscine. Elle a l'air moins malade que nous, Laura.

À part le cliquetis des appareils photo et le grésillement des talkies-walkies des flics, c'est le silence. Chacun cesse de mastiquer, presque de respirer.

La déesse du contre-courant balaye du regard notre assemblée de morts en sursis. Sa tête coiffée en paillason rentre entre ses épaules. La pointe de sa basket trace un arc de cercle sur le bitume. Silence. Astrid Mahieux s'avance vers Laura. Suffisamment près

pour lui tendre les paroles de notre chanson en hommage à sa mort, qui n'a pas eu lieu. Assez près pour que Laura Richard n'ait pas à tendre le bras pour la gifler. Astrid recule d'un pas, une main plaquée sur le visage. Laura laisse notre chanson s'envoler sur la pelouse. Une larme ruisselle sur sa joue.

— Vous êtes tous trop cons ! C'est quoi votre délire de me suivre partout ? De faire tout comme moi ?

Clics d'appareils photo.

Flash.

Plan large sur nos mines de hamsters cireuses.

— Vous croyez que c'est cool de crever, hein ? C'est ça ? Vous trouvez ça tendance ?

La déesse Laura s'essuie les yeux d'un bref revers de manche. Main ouverte et bras tendu, elle se tourne de profil et désigne l'entrée des urgences.

— Vous voulez la voir, ma mère morte ? Vous voulez voir comment ça fait de crever d'un cancer du poumon ? Rincez-vous l'œil, elle est encore chaude ! C'était y a pas cinq minutes. Alors ? Personne ?

Six ans plus tard, à l'heure où je vous parle, les vidéos et les photos de ce moment tournent encore sur You Tube. Pour toujours, les élèves de terminale de cette année-là pourront voir et revoir Laura Richard s'éloigner vers l'entrée des urgences sous les flashes des journalistes. À jamais, nous pourrons nous souvenir de cette misérable assemblée de fantômes aux crânes tondus, regardant Laura rétrécir en silence jusqu'aux portes coulissantes de l'hôpital.

Cette année-là, j'ai obtenu mon diplôme du baccalauréat avec quinze de moyenne.

À présent, avec mon gamin sur les genoux, mon divorce en cours et mes crédits à la banque, je suis incapable de vous dire si j'ai fait le bon choix. Ou si c'est ce que tout le monde attendait de moi. Ce que je sais, c'est que cette putain de trouille de vivre, qui me bouffe l'estomac chaque seconde, aujourd'hui, cette année-là, elle avait disparu.

Et mon gosse, il est encore trop jeune, mais bordel, je prie pour qu'il ne tape jamais le nom de Laura Richard dans un moteur de recherche.

TOISE

Jean-Jacques Nuel

j'ai toujours cru
que je mesurais
1 mètre 70

une taille inscrite
en lettres noires
sur ma carte nationale
d'identité
et sur mon passeport
depuis aussi longtemps
que je possède ces titres
officiels
de la République française

or j'ai découvert
récemment
procédant à une tardive
vérification
que je mesurais en fait
1 mètre 71

ce modeste
centimètre

change bien des choses
et me débarrasse d'un complexe
d'infériorité
qui m'a suivi
toute ma vie

comment ai-je pu croire
jusqu'à plus de 60 ans
que j'étais aussi
petit

si j'étais parano
je dirais que j'ai été victime
d'un complot
visant à me rabaisser
à me persuader
que j'étais un gnome
un nabot un avorton et à m'enlever toute
confiance en moi

j'y verrais la cause
de tous mes échecs

ce serait si simple
si j'étais parano

*.

TISSUS DE MENSONGES

Éléonore Sibourg

On ne va pas dans cette ruelle par hasard. Depuis le boulevard, ce n'est qu'une fente balafrant la succession des immeubles. Si votre œil s'arrêtait sur son allure obscure et moyenâgeuse, votre inconscient vous préviendrait immédiatement des dangers à s'y aventurer et vous passeriez votre chemin. Sauf si vous savez ce qui s'y cache et que vous voulez le trouver... Auquel cas, vous vous enfoncerez dans la pénombre. La venelle serpente entre des bâtiments noircis par le temps, puis s'élargit après une chicane où s'affairent quelques rats. Vous voici arrivé devant une boutique dont la devanture est coiffée d'une guirlande multicolore. Une vision de guinguette ancienne vous réchauffe le cœur. La porte d'entrée est surmontée d'une cloche comme les magasins en possédaient avant, afin de prévenir le marchand de l'arrivée d'un client. Sur l'enseigne en fer forgé, on peut lire les mots suivants : *Magasin de tissus*.

C'est à ce moment précis qu'un homme arrive dans la ruelle. Il vient de suivre le même chemin que vous. On ne peut guère se tromper en le voyant avancer : sa démarche est caractéristique de cette classe sociale qui a raflé la mise au grand loto de la vie. Des enjambées fières, le menton relevé, des yeux froids qui regardent au loin sans voir la crasse de l'asphalte défoncé : tous les signes concordent. Mais voilà que, arrivé près des lumières

de la boutique, sa prestance se désagrège. Ses mains se tortillent, embarrassées soudain de leur inutilité. Ses yeux regardent à droite puis à gauche, comme s'ils craignaient la sentence de quelque juge invisible. Maintenant qu'il se trouve sous la guirlande chaleureuse, le détail saute aux yeux. Son costume apparaît sale, corrodé par des taches huileuses imprégnant le fin tissu. Il y en a partout, du col de la chemise jusqu'aux jambes du pantalon : elles grouillent comme des insectes qui se nourriraient de l'étoffe. Les nippes d'un mendiant auraient l'air plus propres en comparaison. C'est dire.

Sa bouche grimace, comme s'il venait d'en arriver à la même conclusion. Il vérifie encore une fois que la ruelle est bien déserte et se décide enfin à pousser la porte du magasin. Les clochettes tintinnabulent, légères comme le gazouillis des oiseaux.

— Bonjour Monsieur, que puis-je pour vous ?

Derrière le comptoir en acajou se tient un vieil homme à la mise impeccable. Le client examine l'intérieur, surpris. Il a été prévenu mais tout de même, le luxe de cette petite boutique contraste fort avec l'aspect sordide de la rue où elle se loge ! Les murs sont recouverts d'étagères en bois dans lesquelles sont rangés des rouleaux de tissus : sombres, clairs, chatoyants, à motifs ou unis, il y en a pour tous les goûts. Le mur derrière le comptoir comporte une penderie à cravates ainsi que des tiroirs à boutons de manchette. C'est bien ici, il n'y a pas de doute.

— Je viens pour un costume, le mien est ...

Ses mots meurent de honte tandis qu'il jette un coup d'œil envieux au complet du tailleur : un trois pièces anthracite *im-ma-cu-lé*. Comment est-ce possible ? Tant de gens sont touchés par ce fléau aujourd'hui ! Et dans son entourage, c'est encore pire ! Personne n'est épargné. Mais qu'il est bête ! Cet homme peut se fabriquer un vêtement neuf chaque jour s'il le souhaite, évidemment ! Quelle allure aurait ce commerçant s'il se présentait avec un costume souillé pour accueillir les acheteurs ? Il doit être à la hauteur de sa réputation, et celle-ci n'est pas des moindres...

Conforté par cette idée, l'homme d'affaires ose une question :

— Permettez-moi. Votre costume est sans tache. En changez-vous souvent ?

Le vieux monsieur esquisse un sourire malicieux, comme s'il s'attendait à cette remarque.

— Cela vous surprendra sûrement mais je n'en change jamais.

— Jamais, dites-vous ?

— Pas pour les raisons auxquelles vous pensez en tout cas. Je ne me taille un nouveau costume que lorsque le mien devient trop usé. Il faut tout de même avoir belle allure dans mon métier. Mais, et c'est là toute ma fierté, le tissu que je porte ne s'est jamais taché.

Le client jette un œil écœuré sur son propre habit. Il ne se supporte plus. Il avait une habitude auparavant : chaque matin, après avoir enfilé son costume, il consacrait quelques précieuses secondes de son temps à s'admirer dans le miroir, sourire, cheveux gris à la coupe impeccable, il atteignait les sommets de la perfection. De nos jours, il est rare de prendre le temps de contempler les choses, de les regarder vraiment ! Mais depuis l'arrivée du fléau, le rituel tant aimé est devenu un enfer. Une fois qu'ils ont été portés, les costumes s'abiment pendant la nuit. Il retrouve chaque matin ses pantalons, chemises, vestes et cravates salis de taches abjectes. Aucun nettoyage, aucune lessive, aucune blanchisserie ne peut en venir à bout. Il n'est pas la seule victime. Ce phénomène apparu de manière inexplicable touche tout le monde et toutes les franges de la société. Justement. Comment différencier maintenant un costume sur mesure et les fripes du tout-venant ? Des recherches ont bien été menées en grande pompe, financées gracieusement par des donateurs richissimes. À ce jour, les scientifiques n'ont trouvé ni solution, ni explication. Le mystère demeure entier. Une distinction d'envergure, inédite, s'est imposée dans la population : ceux qui ont des vêtements propres, et ceux qui sont contaminés.

Aussi le client a-t-il pris l'habitude d'acheter des costumes tous les jours pour faire illusion, dépensant des sommes exorbitantes pour des tissus dont il a entendu dire qu'ils sont résistants aux souillures. Peine perdue. Le lendemain, les pièces sont immanquablement marquées. Tous les nantis de ce monde se sont lancés, comme lui, dans une bataille à corps perdu pour trouver un remède à cette tare qui défigure l'apparence. Dans cette guerre moderne, ce n'est plus

le sang qui coule à flots, c'est l'argent.

Puis un jour, notre soldat entend parler d'un tailleur mystérieux qui fabrique, dit-on, des complets résistants aux taches. Après moult tractations et pots-de-vin, il obtient les coordonnées de l'homme providentiel. Il était temps, se dit-il, son capital n'aurait pas subi longtemps une telle hémorragie.

Le tailleur l'observe, tout sourire, ses mains ridées croisées sur le comptoir. Le client redresse la tête, peu habitué à se trouver en position de faiblesse.

— C'est tout à votre honneur Monsieur. Il m'a fallu beaucoup de temps et d'argent pour vous trouver. J'espère que votre travail est à la hauteur de votre réputation. Seriez-vous en mesure de me tailler un costume ?

— Bien évidemment. Serez-vous en mesure de le payer ?

Un air de malice passe à nouveau sur le visage du vieil homme. Le client relève vivement la tête, les yeux pleins de colère, prêt à tancer son interlocuteur. Ses poings se serrent jusqu'à ce que ses ongles manucurés pénètrent la chair de ses paumes. Pour qui se prend cette vieille carne ? Il doit se calmer, il a besoin de son costume. Il répond donc, au prix d'un effort surhumain, comme s'il lui fallait *se justifier* :

— J'ai une excellente situation, je vous prie de n'en pas douter.

— Nous allons voir.

Le marchand trotte jusqu'à la porte dont il ferme le rideau puis invite son client à passer dans l'arrière-boutique.

— Je vais prendre vos mesures.

Le vieux monsieur s'approche et inspecte les taches qui souillent le costume du client : col, cravate, manches, veston, pantalon, aucune zone n'est épargnée. Il lève les sourcils, comme s'il saluait une performance : « elles sont particulièrement nombreuses ! » semble dire son visage. Il les gratte du doigt, en inspecte certaines à la loupe, en mesure la taille à l'aide d'un ruban de couture.

Mmmh, laisse-t-il échapper, renforçant encore le sentiment d'insécurité de notre homme d'affaires, peu habitué à ne pas maîtriser la situation.

Le petit homme s'en va fouiller les entrailles d'un tiroir et revient vers son client, carnet et crayon à la main. Il le fait asseoir

sur une banquette et s'installe près de lui.

— L'entretien qui s'annonce va vous incommoder. J'ai cependant besoin que vous répondiez à mes questions de manière franche et précise, afin de pouvoir réaliser le costume que vous me demandez et d'en estimer le prix. L'habit faisant désormais le moine, vous en conviendrez...

— L'habit faisait le moine !, interrompt le client, offusqué. Ça, ce n'est pas moi !

— ... N'ayez nulle honte à ce que vous allez me dire, je l'ai déjà lu en partie sur ce que vous portez.

— ...

— Bien. Nous allons analyser successivement tous les types de taches que comportent vos vêtements. Vous avez dû remarquer qu'elles étaient de tailles et de textures différentes, n'est-ce pas ?

— ...

— Commençons donc par les taches relatives à la sphère familiale. Vous voyez ?

Le tailleur pointe avec son crayon des mouchetures foncées au niveau du torse.

— Quels sont vos rapports avec vos parents ? Frères et sœurs si vous en avez ?

— Ça, des taches liées à la famille ? Le client en gratte une située sur sa poitrine.

— Nous entretenons d'excellentes relations. Je les vois peu toutefois, mes parents ainsi que mon frère habitent à la campagne, il est compliqué, et surtout très chronophage de s'y rendre. Oui, je dirais qu'au vu de cette situation, nos rapports sont tout à fait cordiaux. Corrects. Très simples en fait.

— Des origines rurales, comme c'est plaisant !

— Si vous le dites.

— Vous vous entendez donc bien, vous pouvez compter les uns sur les autres ?

— Évidemment ! Mais nous sommes tous très indépendants dans la famille, et fiers.

— Quel âge ont vos neveux ou nièces ?

— L'aînée est au collège je crois. Non... au lycée ! Ça va si vite à cet âge ! Et le petit doit sans doute être en primaire... Ou

au collègue ? Ils ont en tout cas l'âge d'avoir des smartphones, et je n'ai pas lésiné ! Vous auriez vu leur bonheur quand je leur en ai offert il y a ... deux ans ? Trois ans ? Ça va si vite vous savez !

Le tailleur gratte quelques lignes dans son carnet puis considère quatre taches de tailles inégales sur la poche du veston, près du cœur.

— Vous avez des enfants ?

— Non.

— Vous en êtes sûr ?

— Avec toutes les femmes que j'ai connues, autant chercher une aiguille dans une botte de foin !

Le client essaye un rire bref qui tombe dans le vide.

— Vous en voudriez ?

— Je n'ai pas le temps pour ça. C'est tout juste si j'arrive à dormir cinq heures par nuit. Vous imaginez, avec un bébé qui vous hurle dans les oreilles à chaque instant ? Il faut être raisonnable.

— Je vous l'accorde. Passons à la sphère conjugale.

Le marchand baisse son regard sur des taches plus sombres et visqueuses maculant les régions inférieures. Le client s'empresse de croiser les jambes.

— Je vous écoute.

— Eh bien, je suis marié. Nous nous entendons très bien. C'est une très belle femme ! On me le dit souvent.

— Les premiers feux de la passion, toujours ?

— Absolument.

— ...

— Vous savez, je suis très pris, je voyage beaucoup, j'ai d'énormes responsabilités. L'accumulation du stress, les *jetlags* permanents, les décisions à prendre... Je suis obligé parfois de, comment dire, lâcher la pression. Je ne suis pas le seul, tout le monde le fait !

— ...

— Il y a des codes dans ce monde ! Cela me désole, soyez-en sûr ! Et la solitude des nuits à l'hôtel, en parle-t-on ? Nous sommes entre hommes, vous savez ce que c'est !

— C'est devenu une habitude ?

— Une habitude ? Non, tout de même ! Je m'en veux

terriblement à chaque fois mais que voulez-vous ! Quand vous êtes à une soirée avec pour objectif de signer un contrat, si vous n'êtes pas accompagné par une jolie femme, vous êtes moins crédible. C'est comme ça. Ce n'est pas moi qui fixe les règles ! Il faut bien présenter dans ce monde !

Le tailleur étouffe un hoquet – ou était-ce un début de rire ?

— Vous ne seriez pas ici dans le cas contraire.

Le client sent la colère monter à nouveau. Ce petit boutiquier aurait-il eu l'insolence de *se moquer* ?

— Vous voyez les taches ovales qui criblent vos manches ? Elles sont liées à votre environnement social. Parlez-moi de vos relations.

L'homme d'affaires adopte une posture plus confortable et se détend.

— Si l'on peut dire que j'ai réussi quelque part, c'est bien en société ! Tenez, mon téléphone parlera beaucoup mieux que moi !

Sous les yeux du tailleur, il fait défiler les contacts de son répertoire, ralentissant lorsqu'un patronyme connu apparaît dans la liste.

— Et regardez-cet agenda ! Il m'arrive parfois de *bruncher* à Singapour et d'être le soir à Hong-Kong pour un cocktail ! J'ai bu les meilleurs vins, goûté les nourritures les plus fines ! J'ai joué au golf avec Tiger Woods – sacré Tiger !-, bu du Dom Pérignon aux Oscars, mangé un steak de bœuf de Kobé avec des présidents africains. Ce carnet d'adresses, c'est le travail de toute une vie !

Le marchand continue à noircir les pages de son carnet. Le client essaie sans y parvenir de voir ce qu'il écrit, frustré de ne pas avoir accès à ces informations-là.

— Passons au dernier type de taches, si vous le voulez bien, celles qui imprègnent les jambes de votre pantalon : sombres et particulièrement étendues.

— Ne m'en parlez pas ! J'ai l'impression d'avoir traversé une marée noire ! De quoi s'agit-il ?

— Vous ne pensez pas si bien dire : c'est votre empreinte carbone !

— Je vous demande pardon ?

— Trajets en avion, produits de luxe en tous genres, sans

compter votre alimentation, vos loisirs, vos résidences, vos véhicules et votre garde-robe (cela va de soi), tout cela possède un coût énergétique extrêmement important. Si tout le monde consommait comme vous, l'espèce humaine se serait éteinte il y a bien longtemps !

Ce dernier commentaire est de trop. Le client se lève brusquement, dominant ainsi le vieil homme.

— Mais justement ! Je ne suis pas comme tout le monde ! J'y suis arrivé moi ! s'emporte-t-il. Je ne vous demande qu'une seule chose, c'est un foutu costume ! Votre prix sera le mien, alors coupez court au sermon et annoncez-moi la couleur !

— Très bien, Monsieur.

Le tailleur sort de la poche de son veston une petite calculatrice et se met à additionner des chiffres tout en consultant régulièrement ses notes. L'opération est longue, très longue. Le client s'impatiente, tape du pied, se retenant de ronger ses ongles si parfaits.

— Alors ? rugit-il, chauffé à blanc.

Le vieux marchand relève enfin la tête.

— 86 658 300 euros, tout net.

L'homme d'affaires est secoué par une violente décharge. Il manque s'étouffer.

— 86 ... ? Vous... Vous plaisantez j'espère ? C'est l'étendue de toute ma fortune !

Le tailleur retire ses lunettes pour en nettoyer les verres avec un mouchoir. Ses gestes sont méticuleux. Sans le regarder, il répond au client :

— C'est le coût exact, Monsieur, de votre tissu de mensonges.

L'homme reste sans voix, les mains tremblantes. Ses traits s'affaissent lentement à mesure que l'idée se fraye un chemin dans son esprit. Ses épaules retombent. Il se prend la tête dans les mains. Le tailleur patiente quelques secondes et, dans un demi-sourire, demande à son client :

— Je vous l'ai dit : je peux vous fournir un costume neuf. Mais... Êtes-vous prêt à en payer le prix ?

LUCETTE ET SON INSECTE

Nadine Travacca

Lucette sortait chaque soir promener une mite alimentaire qu'elle prenait soin d'engraisser à coups de céréales et de farines biologiques. Croiser cette femme obèse à la mise soignée agrippée à la laisse au bout de laquelle trottaient l'insecte – un lourdaud dont on se demandait s'il serait en mesure un jour de prendre son envol et quelles seraient les conséquences si d'aventure il y parvenait – ne manquait pas d'inquiéter et de faire jaser. Les voisins, qui n'aimaient guère côtoyer l'équipage, avaient fini par se terrer chez eux à la nuit tombée.

Lucette, qu'ils avaient connue jadis enjouée et alerte, s'était trouvée transfigurée le jour où Jules avait pris la poudre d'escampette. Le couple occupait un appartement doté d'une belle terrasse où Lucette se plaisait à cultiver des plantes aromatiques. En été les guêpes venaient y façonner leurs nids et n'aimaient pas être dérangées par des allées et venues. Pour circuler sans risquer d'être piqué il eût fallu détruire ces nids, mais Jules trouvait toujours quelque tâche plus urgente à accomplir. Lucette, dépitée devant l'indolence de son homme, avait suggéré d'en référer aux pompiers qui sauraient, eux, faire le nécessaire pour débarrasser la maison des nuisibles. Jules avait mal encaissé la remarque qui bafouait sa virilité. Il était parti en claquant la porte.

Voyant qu'il ne revenait pas, Lucette, qui n'avait pas le tempérament à se laisser dépérir et qui continuait à cuisiner pour deux à chaque repas, plutôt que de congeler le trop plein de nourriture, s'était mise à engloutir la part de Jules en sus de la sienne. Restée coquette, elle profitait grassement sans que personne ne s'en soucie.

La nourriture s'amoncelant dans les placards de sa cuisine, elle ne parvenait pas à écouler les stocks sans cesse renouvelés à une vitesse suffisante pour éviter la convoitise des mites. Les pièges installés se révélèrent inoffensifs. Les bestioles pullulaient et Lucette, que sa précédente mésaventure avait rendue finaude, choisit de pactiser avec l'ennemi. En isolant l'un de ces insectes et en flattant sa gourmandise, elle pensa que l'animal choyé ne tarderait pas à défendre son territoire et à chasser ses congénères, puis, constatant que l'insecte grossissait, que sa taille enflée constituerait probablement un sérieux avantage sur ses adversaires. La mite accomplit un parcours sans faute, dépassant les espérances de la jeune femme qui se prit d'intérêt pour celle qu'elle nourrissait assidûment et dont elle observait les quotidiennes mutations. Elle découvrait chez cette compagne silencieuse une sensibilité insoupçonnée et, somme toute, une présence réconfortante.

Pas question toutefois de laisser vagabonder l'insecte à sa guise et de prendre le risque de le voir s'envoler ! La vigilance de Lucette ne faiblissait pas. Elle avait bien remarqué chez ceux qui, lorsqu'elle arpentait le quartier au bras de Jules, la saluaient aimablement et lui faisaient un brin de causerie, les regards détournés et les froncements de nez dégoûtés lorsqu'elle sortait la mite. Les premiers temps, sa petite taille lui permettait de l'attacher discrètement autour de son poignet de sorte que les gens ne la découvraient pas tout de suite. Puis elle fit l'acquisition d'une laisse et constata que certains, sans vergogne, changeaient de trottoir en l'apercevant.

Lucette ne souhaitait pas renoncer à ses promenades mais elle modifia ses habitudes, ne sortant plus que la nuit, et pour l'occasion

troqua son vieux sac à main contre une pochette pailletée. Sur les trottoirs désertés au mitan de la nuit elle s'attardait sous les réverbères, tendant à leur clarté son visage, resplendissante sous les spots. Elle lâchait du lest et la mite, au bout de sa longe, pouvait sans danger s'aventurer sur l'asphalte.

Lasse d'un trop plein d'abandons, Lucette avait perdu toute foi en l'humanité. Elle s'en remettait désormais à la garde des anges et au ravissement de la nuit. Les anges, c'étaient ces garants bienveillants qui œuvraient dans l'ombre pour accueillir les oubliés de la vie et pour guérir du mal d'aimer. Eux seuls acceptaient sans broncher d'héberger leur tranquille folie.

DES NUITS SANS LUNE

Matéo Lavina

Johan claque la portière de sa caisse, se frotte les mains, et sort son paquet de clopes de la poche de son blouson. L'hiver cogne dur sur le parking de l'aire d'autoroute où il bosse. Le jour peine à se lever. Il observe le ballet incessant des marchandises de toute l'Europe qui transitent sur cette autoroute et tous ces connards – comme lui – qui partent travailler. D'un crachat il balaie son cynisme, et tire la latte fondatrice du matin. La braise de sa clope teinte son visage de reflets orangés, la fumée disparaît dans le brouillard et son teint redevient livide, laissant apparaître ses traits burinés par les courtes nuits. Il aperçoit Ibrahim, son collègue, qui tape la discute avec des routiers polonais autour d'un réchaud. Ibrahim lui fait signe.

— Hey les gars voici Johan, mon pote. Johan, voici Vitalic et Janusz.

L'un d'eux l'interpelle, « café ? », Johan répond d'un signe de tête. Aussitôt le Polonais au crâne rasé lui sert un café qui vous réveillerait un mort. Le café fini, il part vers la station-service, suivi d'Ibrahim. C'est l'heure de trimer.

— Oh Johan, attends-moi !

— Dépêche, sinon ils vont nous casser les couilles !

— C'est bon, on n'est pas à une minute près.

Johan ouvre la porte, la chaleur intense du chauffage et les lumières acerbres foudroient son corps. La rumeur de l'autoroute

est remplacée par le bruit infernal de la consommation. La voix d'Ibrahim s'y noie.

- Oh Jo, je te parle !
- Quoi ?
- On se capte toujours samedi soir ?
- Ouais.

S'entame alors le défilé du jour sur les vitrines de la station. Le bruit des machines à café, des articles bipés et des paroles en l'air rythme la journée, saupoudrée de « bonjour-ce-sera-tout-voici-votre-monnaie-merci-au-revoir ». Chaque jour ressemblant au précédent. Le parking, la portière qui claque, la clope, le ballet des poids lourds, le café, Ibrahim et sa jactance, puis chemin inverse, retour dans sa banlieue pourrie à bord de sa vieille Ford Fiesta que son père lui a laissé avant de crever.

Mais aujourd'hui, il décide de casser sa lancinante routine et laisse derrière lui la sortie huit. Les panneaux défilent, puis il sort trente bornes plus loin, vers la zone commerciale. Les grandes enseignes jonchent les trottoirs, les voitures remplissent les parking bouffis. Il gare sa caisse devant un magasin de bricolage et part arpenter les allées sans fin de l'immense temple. Il en ressort une heure plus tard, un tabouret, une perceuse, des chevilles, deux équerres, des vis, une planche. Son portable vibre, c'est Ibrahim « Le Palace ? », la paie est tombée hier, « ok ». Le Palace est une boîte de strip-tease en banlieue sud, dans une zone similaire à celle-ci. Ses néons roses illuminent les nuits sombres, guidant les âmes en peine et les consommateurs de cul, à la recherche de palpitations érectiles.

Il ne sait même plus quand cette *petite habitude* lui est venue. Le jour de la mort de son père ? Celui de son échec au concours des beaux-arts ? Ou de sa rupture avec Julie ? Tout ce qu'il sait, c'est que les cicatrices sont les fondations de l'âme, celles qui nous rendent unique. C'est vrai, que reste-t-il des grandes civilisations si ce n'est les cicatrices de leur passage ?

À cette pensée, il éclate de rire – seul – assis sur le capot de sa voiture, garé sur le parking du magasin de bricolage.

La nuit s'étend dans le ciel et la lettre jaune du McDo scintille au loin. Il s'allume une clope et s'y dirige, pour assouvir la première de ses pulsions nocturnes. Les enseignes lumineuses des magasins s'éteignent petit à petit, faisant place à la profondeur de la nuit. Les voitures s'en vont et défilent comme dans un film de Tati. Johan longe la route, d'un pas lent, sur le trottoir goudronné d'une zone sans vie, le « M » comme seul repère.

- Bonjour Monsieur !
- Je vais vous prendre un *Big Mac maxi best of*, frites, coca.
- Sur place ou à emporter ?
- Sur place.
- Voici votre monnaie.

Il observe, d'un air distant, la machine infernale du roi du burger et se dit qu'il n'est pas si mal à la station-service. Au moins l'odeur de friture n'épouse pas ses vêtements.

Il dévore son menu jusqu'à faire taire le vide. Dans la foulée, une sensation désagréable se répand dans ses intestins. Il se lève et s'arrache. Du coin de l'œil, un gamin fête ses dix ans : copains, ballons, chapeaux pointus, *happy meal*, la totale. Il les entend brailler et s'extasier devant la mort déguisée en nourriture. « Pathétique ! » est le mot qui résonne dans sa tête. Il ouvre la porte qui se referme sur le bruit. Une part d'enfance ressurgit. Johan crache par terre et s'allume une clope, laissant au sol l'enfant envieux d'un anniv' au McDo qu'il était.

Les lignes blanches de l'autoroute défilent sous le capot de la Fiesta. Au loin les phares de voitures tapissent l'horizon. Johan sourit et se rappelle les nuits d'été à courir les lucioles dans le jardin de sa grand-mère. Elle doit être morte aujourd'hui. Il enclenche le clignotant et prend la bretelle de sortie qui le mènera à sa délivrance.

Le moteur éteint, la portière s'ouvre.

- Putain ! Ibrahim tu m'as fait flipper !
- Tu fais chier Johan, ça fait des plombes que je t'attends

dehors !

- Pourquoi t'es pas rentré ?
- Parce que...
- Vas-y bouge, on y va !

À l'entrée ils saluent Dany, ancien légionnaire recyclé en videur de boîte de strip-tease. Une poignée de main, une petite blague et un sourire, et les voici propulsés dans les nuits sans lune, où les jambes s'élèvent, les mains caressent, les culs frémissent et les seins dominant. L'odeur suave des sexes en sueur pénètre chaque particule de matière et les enivrent. Le cœur bat et le sang durcit le désir. Ses yeux glissent le long des corps à la recherche de celle qui – la voici – un grain de beauté sous le nombril, la peau satinée. Son corps *est* celui de Julie, (il se dit qu'il devrait la rappeler), il la veut, il la veut tout entière. Il veut retrouver les palpitations perdues de leurs cœurs et l'extase de leur corps à l'unisson.

Il s'approche, elle s'approche, comme s'ils ne restaient qu'eux au monde.

- C'est combien la danse privée ?
- Quatre-vingt euros, si tu veux plus, faut rallonger de cinquante.

Il lui tend les billets « Tiens. », elle les prend, « Suis-moi. », puis s'en va.

- Attends !
- Elle se retourne, « Quoi ? »
- Tu t'appelles comment ?
- Ici tout le monde m'appelle Selma.

Il la suit à travers la grande salle, envoûté par l'odeur de son corps et la grâce de ses gestes. Puis ils disparaissent derrière un rideau. La musique s'atténue, l'air devient respirable. Dans ce long couloir clairsemé de box numérotés, des lumières rouges s'épanchent sur les murs noirs.

Ils entrent dans le numéro six, les voici seuls, lumière douce qui couvre la peau d'ombre. Assis au fond du fauteuil, le spectacle commence, les restes de tissu finissent par glisser le long de ses

jambes, puis tout se précipite. Le cœur s'emballe, les bouches s'éprennent, les mains se perdent. Les dernières barrières tombent, s'ensuit le va-et-vient de leurs corps, le frottement de leurs chairs et le vacillement de leurs souffles. Nuit noire.

Devant la glace des toilettes, il se regarde. Plus fort que ça, il se scrute. Il tire la peau de ses joues, le dessous de ses paupières, faisant ressortir ses yeux. « Putain ! » s'éclate sur l'émail des chiottes. Il fait les cent pas, sort son téléphone, tape le numéro de Julie, puis le range, se gifle « Arrête ! », de nouveau les cent pas. Jamais un coup de bite n'aura été si douloureux. À travers Selma, c'est Julie qu'il rêvait d'atteindre. Lorsque ses mains s'agrippèrent à ses hanches, c'était celles de Julie qu'il voulait sentir. Le son de sa voix, de son orgasme, Julie ! Son souvenir lui brûle la cervelle. Les poings serrés, il martèle les murs. Enragé, il sort, claque la porte, traverse la grande salle – le corps comprimé par la musique trop forte. Les portes se referment à son passage, laissant derrière lui Selma, Ibrahim, Dany et toutes ces âmes en peine.

Un vent glacial vient le frapper au visage. D'un pas hargneux, il s'échappe du halo lumineux et s'enfonce dans la nuit. Pour calmer ses nerfs il s'allume une cigarette, fait rugir le moteur et disparaît au loin – pleins phares. Le compteur bleuté indique cent trente kilomètres heure. De la boîte à gants, il sort un CD marqué *Guerrilla Poubelle*, les larmes montent comme s'il venait de trouver la photo de mariage de ses parents.

Quand son père l'amenait au lycée, chaque matin Johan le tannait pour mettre sa musique. À cet époque, il traversait sa période punk : crâne rasé, Bombers vert orné d'un écusson *The Exploited*, blue jean et Dr Martens trouvés dans la rue. À l'usure son père céda, les premières notes semblaient être à son goût, s'en vinrent ensuite les paroles *À quoi ça sert ? On est tous morts, À quoi tu sers ? Je t'aime encore...* puis arriva le couperet *J'ai perdu mon drapeau, j crois plutôt qu'j'l'ai brûlé...* D'un excès de colère, son père éjecta le disque, « Tu me vires cette merde Johan ! »

Treize ans plus tard, dans cette même boîte à gants de cette même voiture – ce seul CD.

Sur l'autoroute la Fiesta bombarde, au compteur cent-quatre-vingt, musique punk à fond et le fantôme du père. Il accélère jusqu'à ce que sa vue s'étirole, il slalome entre les quelques bagnoles qui se trouvent sur son chemin. Un peu plus loin Johan freine brusquement et sort à l'aire d'autoroute où il bosse. Trois heures du matin. Sur le parking, il décide d'appeler Julie. Un, deux, trois... six appels laissés sans réponse. Il entre dans la station et se dirige vers la réserve. Son collègue Tony semble étonné de le voir à cette heure-ci.

— Johan, qu'est-ce tu fous là ? T'as oublié un truc ?

— J'vais chercher de l'alcool.

— Tu peux pas faire ça.

— J'fais c'que j'veux et j't'emmerde !

— M'oblige pas à en parler au chef !

Il s'approche, Tony recule.

— Vas-y, fais-moi plaisir, appelle-le et dis lui d'aller se faire enculer !

Stupéfait, Tony reste bouche-bée. Johan s'enfonce dans la réserve et sort trois minutes plus tard, deux bouteilles de Jack à la main. Il en ouvre une et l'entame sec. Il va vers la sortie, puis revient vers Tony, l'air grave.

— Je vais t'apprendre un truc que j'ai réalisé ce soir. Ça te fera gagner du temps dans ta misérable existence. T'auras beau remplir toutes les petites cases qu'on te dit de remplir pour réussir ta vie : études-argent-gonzesses-propriété-succès, tu seras jamais heureux. Et tu sais pourquoi ?

— Non...

— Parce qu'on est des putains de produits. On consomme et on se fait consommer, puis on s'éteint. Pour te sortir de ça, faut trouver la seule chose plus puissante que cette merde qui te baise la vie. Tu vois de quoi je parle ?

— Euh...

— L'amour, putain ! L'amour de quelqu'un ! L'unique chose qui s'achète pas. Nique le destin, j'emmerde ma destinée, tu

comprends ? Je vais pas payer toute ma vie le prix d'une erreur d'un soir ! Maintenant, je vais partir avec ces deux bouteilles de whisky. Tu peux appeler le patron, les flics ou ta mère, j'en ai plus rien à foutre. Cette nuit, je réécris mon histoire. Allez salut Tony !

Johan monte dans sa voiture et quitte la station. Tony accuse le coup et appelle les flics. La Fiesta sillonne la route à pleine vitesse. Une bouteille vide de whisky roule sur la banquette arrière, pendant que l'autre épouse la gorge de Johan. L'alcool circule dans son sang, le jour se lève et tape le pare-brise avant. L'autoroute a laissé place aux rues sinueuses de Paris. Devant ses yeux vitreux, défilent des immeubles Haussmaniens. Son corps entier s'accroche au volant comme à une bouée, la conduite se fait difficile. Il tourne à gauche à l'angle de la rue Madame. Il ouvre la vitre et laisse s'engouffrer la fraîcheur de l'hiver. Il inspire. Dans l'air froid subsiste le parfum du café mêlé aux effluves de croissants chauds. Il gare sa caisse en double file et continue à pied. Il titube, s'agrippe aux murs pour ne pas tomber. L'obscurité ronge le coin de ses yeux, seule sa conscience fluette le maintient éveillé.

Les souvenirs de la rue Madame l'aident à trouver son chemin, c'est à la boulangerie Célestine qu'ils se sont rencontrés et au café Arthur qu'ils se sont enivrés. Il redouble d'effort et tourne à droite. C'est cette rue, il la reconnaît, la pharmacie des sirops pour la toux et le bar-tabac devant lequel ils se sont dit je t'aime.

Numéro vingt-six, la porte est ouverte (la concierge nettoie le hall). Il glisse et se rattrape aux boîtes aux lettres, le vacarme alerte la gardienne.

— Qu'est-ce que vous foutez là ? (elle le reconnaît) Johan ?

— Mme Rameau, je viens voir Julie.

— Dans cet état ? Non, sortez ! Allez vous reposer et revenez quand vous serez présentable.

— Poussez-vous !

Il la bouscule, Madame Rameau tombe et crie à l'aide, Johan saute dans l'ascenseur qui s'envole.

Sixième étage, la porte de l'ascenseur s'ouvre, il s'étale par terre. Des relents de whisky tambourinent son diaphragme. Il se

redresse et avance.

Ça y est ! C'est ici ! La porte bordeaux et le judas orné de fleurs séchées. C'est comme si ces cinq dernières années n'avaient pas existé. Sa main s'approche de la sonnette, son cœur bat à tout rompre.

Il sonne, la porte s'ouvre...

La voici, il s'effondre.

DU CADEAU EN TANT QU'ARME DE GUERRE

Brice Gautier

Il me semble avoir entendu à la radio – ou bien était-ce à la télévision ? – qu’il a existé des peuples, dans une partie du monde que je ne connais pas, à une époque dont je n’ai pas la moindre idée, qui se faisaient la guerre en s’offrant à tour de rôle des cadeaux somptueux. Chaque assaut ennemi se passait toujours de la même façon : l’ambassadeur du pays attaquant se faisait annoncer et débarquait en grandes pompes dans le palais du roi attaqué pour lui apporter, avec force amabilités protocolaires, un présent dont il savait qu’il obligerait son hôte. En effet, pour ces peuples, on ne se faisait pas offrir quoi que ce fût impunément : il fallait s’en montrer digne et surtout être en mesure de donner en retour un cadeau de valeur au moins égale si ce n’est supérieure sous peine de perdre la face. Un peu comme lorsque des voisins snobs s’invitent à manger et s’enferment dans une escalade de démonstrations de luxe, s’envoyant à la tête le caviar qu’il faudra surpasser par un velouté à la truffe, dont l’affront devra être lavé par des coquilles Saint-Jacques au champagne. Au fur et à mesure que la tension entre les belligérants montait, ces peuples accroissaient le faste des cadeaux, la pompe de la cérémonie de don, jusqu’à ce que, exsangue et financièrement épuisé, l’un des deux demandât l’armistice et fît cesser les hostilités en reconnaissant publiquement la supériorité du vainqueur, lequel pouvait alors imposer les conditions de la reddition.

Personnellement, je doute de la véracité de ce récit, mais c'est quand même précisément à cela que je pensai lorsque Valérie, après m'avoir invité dans un restaurant trois étoiles pour mes quarante-quatre ans avança l'enveloppe sur la table juste avant le dessert. Mais n'anticipons pas.

Je dois auparavant préciser que je n'étais pas dans les meilleures dispositions d'esprit lorsque ma femme me proposa de convoquer notre baby-sitter habituelle pour aller fêter mon anniversaire au restaurant ce soir-là. Depuis deux bons mois, je cherchais la sortie dans un conflit intérieur m'opposant à moi-même et aussi – il faut être honnête – à ma compagne, depuis que j'avais pu être le lecteur volontaire des messages qu'elle envoyait à un inconnu et dont le caractère pornographique ne trouverait pas sa place dans un texte souhaitant conserver le plus large lectorat. Il suffira d'indiquer pour avoir une idée fidèle de leur teneur que leur lecture exhaustive m'avait fait réviser, non sans quelquefois un étonnement sincère, la géographie corporelle de la femme qui partageait mon lit depuis un peu moins de vingt ans et ses goûts pour certaines pratiques sexuelles dont, pour certaines, je n'aurais pas pu soupçonner l'existence ni l'intensité. Passons.

J'avais choisi, au prix d'un effort démesuré de ma volonté, de taire la découverte de cette littérature et les conditions de sa réalisation dont je n'étais pas particulièrement fier. J'avais en effet passé du temps à élaborer un scénario dans lequel Valérie oubliait son téléphone à la maison en partant à son cours de yoga, pieux mensonge destiné à cacher la véritable histoire dans laquelle je subtilisai l'appareil à son insu juste avant son départ, m'imposant une attente d'une demi-heure pour être certain qu'elle ne reviendrait pas le chercher, puis m'autorisant une autre demi-heure de consultation de l'historique des courriels et autres messages de tous les comptes que je pus trouver. C'est ainsi que j'appris l'existence d'un avatar élégamment nommé « Grenouille » – mais Bon Dieu ! pourquoi donc Grenouille ? – dont ma femme usait pour communiquer avec un certain « Têtard » qui se révéla bien moins immature sexuellement que son pseudonyme pouvait le laisser penser. En peu de temps, je pus recopier certains fils de discussion et les envoyer à ma propre adresse personnelle –

histoire de conserver une trace de ces passionnantes conversations batraciennes – puis d’effacer toutes mes traces avant de reposer le téléphone dans l’entrée, là où ma femme l’avait oublié avant de partir à son cours. Je dois dire que la manœuvre, exécutée avec autant de soin que mes soupçons étaient intenses, fut une réussite totale et ne soulevèrent pas la moindre poussière de doute dans l’esprit de Valérie. Quant à moi je m’efforçai de paraître totalement normal à son retour, bien que des envies de vengeance bien concrètes me traversassent la tête et que j’imaginai déjà la violence et la cruauté avec laquelle j’allais me faire cet empaffé de têtard. Je résistai une dizaine de minutes à la pression, puis n’y tenant plus je déclarai que nager me ferait le plus grand bien et filai à la piscine pour me passer les nerfs le long des trois kilomètres que je m’imposai ce soir là – dont quatre-cents mètres en papillon. Coutumier de ces entraînements nocturnes, on ne peut pas dire que mon comportement fût particulièrement étrange ni belliqueux. Je rentrai épuisé, inapte à provoquer un esclandre conjugal. Je décidai alors de mûrir ma réaction à ce que je venais d’apprendre.

J’accumulai ensuite assez de renseignements sur le têtard, sur la base de ce que j’avais pu glaner dans le fil des conversations entre lui et sa grenouille, pour l’identifier précisément. Je fus déçu de constater qu’il s’agissait d’un collègue de travail de ma femme dont les caractéristiques physiques et intellectuelles le rendait aussi banal que moi, employé de bureau comme moi, sans avantages physiques particulier en comparaison de mon mètre quatre-vingt-soixante sept kilos, sans passion dévorante qui lui aurait donné une aura romantique. Deux mois plus tard, j’avais sérieusement avancé dans la connaissance de mon ennemi mais pas dans la manière dont j’allais gérer le problème de la pérennité – ou plutôt de la disparition – de mon couple. Je passai mes nuits à réfléchir au partage de nos deux enfants, à la manière d’organiser une garde alternée, à la vente de notre maison en banlieue de Lyon, à imaginer, avec des trésors de sadisme, comment j’allais hacher menu ce salopard de têtard, à repousser le moment de chercher un avocat... je perdais le sommeil, prétextant des journées difficiles au travail, essayant de plus en plus laborieusement de conserver bonne figure alors que tout, à l’intérieur de moi-même, s’écroulait

dans un fracas pitoyable.

C'est donc alors que j'étais dans cet état d'esprit plutôt fébrile que Valérie m'invita dans ce restaurant de luxe pour mon anniversaire. Je n'avais jamais émis le moindre signal de désir d'aller manger dans un truc pareil, ni même montré le plus petit signe de passion pour la grande cuisine et les restaurants étoilés, mais je réussis, au prix d'un effort de volonté que je n'hésite pas à qualifier de sur-humain à faire bonne figure et paraître enchanté de cette proposition étonnante, mais quelle bonne idée ma chérie ! Je savais que derrière l'étonnante proposition de ma chérie se cachait peut-être un objectif plus terre-à-terre : me séquestrer dans un lieu où il serait impossible de faire un esclandre pour provoquer une discussion sérieuse autour de notre couple, et qui sait ? m'annoncer son départ avec une larve de crapaud. Je me tenais donc sur mes gardes, et tournais dans ma tête les trente-sept façons différentes que j'avais imaginées pour entraîner moi-même la conversation sur ce terrain miné et obtenir l'avantage décisif de l'effet de surprise.

Le restaurant était beaucoup moins guindé que ce que j'aurais pu craindre, les prix plutôt moins élevés que ce que je pensais, ce qui m'autorisa à commander une bouteille de Saint-Joseph – après tout, c'était mon anniversaire, non ? Sachant pertinemment que ma femme n'en boirait pas, je m'entêtai à prendre une bouteille entière, brisant la résistance de Valérie en lui assurant que je l'emporterais pour la finir à la maison. Mais le stress aidant, le repas et le vin excellents se posant en circonstances aggravantes, je dois avouer que la bouteille faisait bien triste mine au dessert. Peu habitué à boire, je sentais que le monde tournait indubitablement autour d'un axe que je ne parvenais plus à identifier clairement, mais cette sensation inhabituelle me plaisait plus qu'elle ne me gênait. Je me sentais fort, spirituel, à l'abri de tout. J'allais bouffer du têtard.

C'est là qu'elle sortit l'enveloppe de son sac. Joyeux anniversaire, chanta-t-elle presque, ingénue. Sa bouche était ornée d'un large sourire mais ses yeux restaient impassibles. J'écartai légèrement les brumes qui dansaient mollement devant mes yeux et pris l'enveloppe entre mes doigts. Je grimaçai un remerciement avant même de connaître la teneur de ce qui, de toute évidence,

constituai mon cadeau, tandis que mes mains rendues gourdes par l'alcool commençaient à déchiqueter le papier gaufré. A l'intérieur, une image en papier glacé. Le logo d'un magasin d'instruments de musique de Lyon. Un saxophone soprano. Ma femme m'offrait un Selmer. L'ambassadeur ennemi venait d'entrer dans la salle du trône suivi de toute sa clique de chevaliers, valets, musiciens, saltimbanques, s'y ajoutaient les jolies femmes en tenue légère, les fauves en laisse, les éléphants et au loin, si on tendait l'oreille, le feu d'artifice en arrière plan pour réjouir le menu peuple.

Je me sentais mal.

J'essayai un court moment de mimer une joie intense, mais ma mâchoire se bloqua en position taciturne tandis que deux grosses larmes montaient au coin de mes yeux, des larmes de joie ma chérie, tu sais bien combien cela me fait plaisir... J'essuyai rapidement mon visage mais d'autres larmes venaient y rouler sans répit, je venais de découvrir une source chaude dans ma propre tête tandis que l'ambassadeur me regardait avec un mélange de perplexité, pitié, mais aussi avec cette cruauté de l'assaillant qui sait qu'il vient d'asséner un coup décisif. Il fallait battre en retraite. Je prétextai donc un besoin pressant – le vin, sûrement – et me levai prestement.

Les toilettes du restaurant était tellement propres qu'on aurait pu y dresser des tables en cas d'affluence. Je commençai par me laver les mains sans en avoir le moindre besoin, juste pour sentir la caresse de l'eau chaude sur ma peau. Un coup d'œil dans la glace me rendit l'image d'un type de quarante-quatre ans aujourd'hui, qui en paraissait deux-cents de plus d'avoir pleuré comme un gamin en voyant l'image d'un saxophone qu'il avait passé sa vie à ne pas s'acheter faute de réserver les moyens pour le faire, prétextant qu'il fallait garder l'argent pour la voiture, ou pour la traite de l'appartement, ou pour les voyages scolaires des gamins... ce cadeau était un coup de maître. J'étais battu à plates coutures.

C'est alors que je le vis.

Mon père.

Il était debout derrière moi, semblant sortir d'une des cabines, et regardait fixement mon image dans le miroir avec l'air de quelqu'un qui attend patiemment que ce soit le bon moment pour en placer

une. Il n'avait pas changé depuis sa mort, beau jusqu'à l'âge avancé où il avait été emporté par son deuxième infarctus, grand comme je ne le serais jamais, ses cheveux blancs retombant en mèches sur son front, la mâchoire carrée et le regard bleu, un vrai acteur de cinéma. Sauf qu'il était assureur, même si du comédien, il en avait le bagout et l'assurance – sans jeu de mot. La tête me tournait toujours tandis qu'il s'approchait en me fixant, tout au moins mon image dans la glace. Mon père avait été un vrai salopard avec ma mère. Il l'avait humiliée tout le long du calvaire que fut leur mariage, partant, revenant, se repentant avant de repartir avec une autre maîtresse toujours plus jeune, rejouant la partition pathétique du vieux beau entretenant une poule, puis revenant piteux quand la poule en avait eu marre et lui avait préféré un jeune coq, suppliant ma mère de lui laisser une chance, une ultime chance, car rien n'était plus fort que leur amour, n'est-ce pas ma chérie ? Et ma mère, cette conne, le laissant revenir dans sa vie, entretenant le cycle infernal des trahisons suivies de repentances.

Lorsqu'il fut assez près de moi, mon père murmura de sa jolie voix grave de fumeur invétéré :

— Tu sais ce que ce cadeau veut dire, pas vrai ?

Je hochai imperceptiblement la tête.

— Tu sais ce que je faisais quand je voulais mettre un terme à une relation qui devenait gênante ?

Nouveau hochement : je sais, Papa, tu achetais un gros cadeau à ta poule et tu lui offrais pour solde de tout compte. Quand elle ouvrait le paquet, elle comprenait tout de suite qu'il ne fallait pas demander son reste.

— Et tu te souviens de ce que je faisais avec ta mère ? , repris mon père sans me quitter des yeux.

Oui, Papa, tu revenais de tes prétendus déplacements professionnels avec un gros cadeau pour ta petite femme adorée. La valeur de l'offrande était inversement proportionnelle à l'âge de la femme dans les draps de laquelle tu avais passé tes nuits précédentes. Le cadeau, c'était ta technique, Papa, celle que j'ai racontée des dizaines de fois à Valérie et qu'apparemment, a elle parfaitement assimilée.

— Tu sais ce qu'il te reste à faire, alors, fils ?

Je marquai un temps d'arrêt, incertain de la réponse à donner à mon père. Sur son visage passa une ombre d'agacement. Il fit un pas en avant et d'une voix devenue plus sourde, il chuchota :

— Bats toi avec les mêmes armes.

Un cadeau plus somptueux ? Mais lequel Papa ? Je ne peux pas improviser ça sur un coin de table, lui promettre une voiture de luxe ou je ne sais pas moi, une croisière en Polynésie ? Sortirent alors de ma bouche des paroles que je n'aurais jamais cru m'entendre prononcer – mais les ai-je réellement prononcées ?

— Aide-moi, Papa.

Mon père eut soudain l'air très fatigué, il regarda encore mon reflet avec un air que je ne lui avais jamais vu, de la tendresse peut-être, ou tout au moins une compassion sincère que je ne lui avais jamais connue, puis il me lança ses dernières paroles :

— Tu vas trouver.

Puis il se mit en marche et passa derrière moi avant d'ouvrir la porte et de sortir des toilettes comme n'importe quel client. Je ne fis pas un geste pour le poursuivre, sachant quelque part au plus profond de moi que tout cela n'avait pas réellement eu lieu. Au lieu de cela, je passai un peu d'eau chaude sur mon visage.

J'avais maintenant les idées claires.

Je revins à ma place, revigoré. Valérie consultait son mobile et la pensée me traversa furtivement qu'elle était probablement en train de converser avec son crapaud-buffle. Aucune bouffée de jalousie ne vint gâcher la sérénité qui s'était désormais emparée de moi. Je m'assis tranquillement et, profitant du fait que nous nous trouvions dans un lieu public où tout esclandre était difficile, je me lançai :

— Il faut que je te parle de quelque chose.

Valérie me lança un regard inquiet et fit disparaître son mobile dans son sac, réflexe qui m'amusa plus qu'il ne m'irrita et me donna l'espace d'un instant l'envie de lui demander son téléphone pour lui mettre le nez dans sa mare. Mais je me ravisai et me composai l'air le plus sérieux que les effets persistants du Saint-Joseph m'autorisèrent.

— Ton cadeau est réellement magnifique, ma chérie, j'en rêvais depuis des années, tu le sais bien. C'est pour cela que je suis

désolé de ne pas pouvoir montrer ma joie autant que la situation le mériterait.

Valérie se rencogna dans sa chaise, immédiatement sur la défensive. Sur visage passèrent une cinquantaine de nuances d'inquiétude. Je continuai impitoyablement :

— La raison pour cela est que depuis quelques semaines, mon esprit est ailleurs... Pour être franc, je m'interroge sur notre couple... Je suis certain que de ton côté, tu te poses de sérieuses questions également.

La peau de Valérie vira au gris pâle.

— La vérité est que je suis amoureux d'une autre femme.

La mâchoire de Valérie tomba instantanément sur la table avec un petit bruit sec. Elle ne put rien répliquer à temps pour m'empêcher d'enchaîner les coups :

— Je l'ai rencontrée au travail. Elle s'appelle Tiana. Elle vient de Bulgarie, mais elle parle français couramment parce qu'elle a fait toutes ses études en France...

J'étais lancé, je parlais de Tiana comme si je la connaissais par cœur, son visage blanc et ses cheveux blonds – moi qui n'aime pas les blondes – ses yeux évidemment bleus, la proximité qui s'était installée entre nous depuis qu'elle avait été amenée à partager mon bureau, nos conversations à propos de tout et de rien, nos fous-rires, même, car il faut une dose raisonnable de fous-rires pour tomber amoureux, la manière adorable qu'elle a de me regarder quand je la fais rire – car, ma chère Valérie, je suis capable de faire rire un femme au cas où tu l'aurais oublié – son très léger accent, ses dents parfaitement alignées, je rajoutais des détails, je m'enthousiais, Tiana aurait tout aussi bien pu exister qu'elle n'aurait pas été plus réelle que dans mes paroles enflammées, tandis que Valérie se tassait à chaque mot sur sa chaise, devant son sorbet depuis longtemps réduit à l'état de flaque piteuse, et qu'elle me lançait des regards qui oscillaient entre l'hébétude, l'incrédulité et la haine.

Je monologuai ainsi pendant plusieurs minutes, improvisant sur l'enfance de Tiana en Bulgarie, comment elle avait été admise dans une école de commerce française, comment elle avait été mariée à un ingénieur commercial qu'elle avait quitté parce qu'il était

toujours en mission à l'étranger, son âge ? Trente-quatre ans, oui, plus jeune que moi, il faut bien nourrir quelques clichés. Je parlais à m'en étourdir, m'interrompant seulement pour boire les dernières gouttes de Saint Joseph, avant d'asséner le coup de grâce :

— Je pars.

Valérie resta de glace, clouée par ces deux derniers mots comme une chouette sur la porte d'une ferme. Je lui offrais le luxe de la conscience tranquille, le bon côté de la force, le beau rôle, et quelques arguments solides à fournir à son avocat. Le cadeau imparable. Du coin de l'œil, je devinais au fond de la salle la silhouette du serveur qui hésitait à desservir, conscient probablement que ce n'était pas le moment de déranger. Grand, vieux, cheveux courts et blancs, il regardait notre table patiemment comme si aucune autre tâche ne l'attendait. Je ne sus jamais si ce fut l'effet de l'alcool ou l'angoisse de ce moment de tension extrême entre Valérie et moi mais je crus le voir distinctement replier son bras de sorte que son poing fermé se retrouvât devant son estomac, puis lever son pouce en me regardant droit dans les yeux. Bien joué, fils. Je réalisai alors dans un flash à quel point il ressemblait à mon père.

*J'ai pas la nuit dans ma poche.
C'est pourquoi
T'es rien, qu'elle me dit !*

On est bien paumés. À siffler de la bière en regardant la télé. Demain j'irai acheter du vin. Du vin ordinaire qui nous conduira à approfondir.

Où est-elle ? Je la retrouve couchée avec *what ?* écrit au feutre sur le sol de la salle de bains. Ceci nous amène au cœur du problème. Elle dort. Ses bas font le serpent dans le panier à linge. Serpents qui dégueulent. Je les respire. C'est elle tout craché. Demain elle écrira *chicken soup*. Ou *nude in blackface*. Des conneries. Ou pas des conneries. Je retourne à la télé.

Ça me rappelle des trucs. Des phrases comme : *on l'a dit un jour*. Ou alors : *il ne fait aucun doute*. J'ai pas eu le temps d'aller chercher du vin. Quand elle s'est réveillée. J'ai fait semblant de dormir. Je l'ai vue regarder la ville par la fenêtre. Avec tous les autres en face qui mataient son cul. Quand elle est partie, j'y ai pensé, une pensée qui marque, presque trop visible. Avant qu'elle ne revienne, j'ai écrit *a new miracle* devant la baignoire.

La vie passe. Et j'ose toujours pas. J'ai envie de lui dire tout

ce qu'elle n'est pas. Je cherche. Je pourrai dire une rumeur transmissible à l'infini. Je pourrai dire qu'elle n'est pas belle des bras. Qui sont trop maigres. Pas des mains aussi. C'est pareil. Mais je lui dis : *t'as vraiment un cul*. Je mens. J'invente des fausses lumières pour cacher des vraies obscurités. Et je garde mes chaussons pour aller chercher du vin. Quand je rentre, elle a écrit *tulips and snow*.

À la télé, il y a une grosse qui chante *entre nous c'est la vie qui s'en fout*. Je me branle en l'écoutant remuer son gros cul qui glousse. D'ordinaire je ne termine pas devant la télé mais là je pars avec les autres qui dansent derrière elle. C'est bon avec le vin. *Give comfort to the poor*. Quand elle rentre, elle balance ses pompes vers moi dans un geste de footballeur.

Je quitte pas mon canapé. Qu'est-ce qu'elle croit ? Que je vais lutter contre mon absence ? Télé. Jeux du midi. Sieste. Puis les chansons à jouer. Il n'y a plus de vin. Je dis tout haut une phrase à la con : *nous sommes nos chaussures, nous sommes le vent*. C'est marrant, c'est comme hier soir. *Bubble gum test* avec son rouge à lèvres sur le miroir de la salle de bains.

Petit cœur tu sais bien, toi, que j'avance dans le noir !

Black...

Et puis s'en va.

VERS L'INFINI ET AU-DELÀ !

Philippe Caza

« Les voilà qui entrent par la queue ! » s'écria Najus Nar.
(E. Hamilton, *Les Meneurs de comètes*)

Sentant mon second estomac en train de faire demi-tour, j'envoyai un message télépathique d'urgence par le tube acoustique :

— Du calme, Rufus !

C'est que, s'il ne s'arrêtait pas, il allait nous transfuser hors du système solaire ; que dis-je ? Hors de la g'laxie ; que dis-je ? Hors de l'Univers. (Ce qui finalement arriva, comme on ne tarderait pas à le découvrir.)

Rufus Tucru est un pilote type Amazing Stories, androïde, bien qu'il ait l'allure androgyne d'un Néovénitien et la chair mauve à pois verts. Moi, Lola Lokidor, rouquine de type humanoïde originaire de Cuissac-Occitanie-France-Terre 12, aventurière de l'espace patentée, je l'avais engagé comme co-pilote depuis mon passage sur Septième Ciel, le satellite artificiel réunissant les sièges sociaux de toutes les religions de la g'laxie. Il faisait bien son boulot, mais à la base c'était un chasseur de trous noirs, d'où une tendance à foncer stupidement sans limitation de vitesse et à se détourner de l'itinéraire prévu s'il détectait la proximité d'une singularité de première génération.

Son casque de cuir de lévothyrex martien vissé sur la tête, ses lunettes en mica ignifuge bien calées sur sa trompe mauve à pois verts pour se protéger des giclées d'huile radioactive, le

corps tétanisé comme une arbalète paranoïaque, cramponné aux commandes, il guidait À VUE notre nef, le Hamilton Demon, entre deux soleils cramoisis et une nébuleuse flamboyante à plus de MILLE vitesses-lumière, faisant fi de toutes les lois de l'optique et de l'astrophysique.

Manifestement, pendant que je prenais une douche, il avait repéré un trou bien noir et il fonçait vers lui à vitesse ultraluminique dans le hurlement des tuyères.

— C'en est un, patronne ! Regardez !

Je fixai intensément l'espace par le hublot de proue tout en finissant de me frictionner avec une peau de blaireau véganien albinos. Il n'y avait strictement RIEN à voir, à part le ciel criblé d'étoiles, comme si un chasseur céleste avait tiré quelques cartouches de plomb de 12 fluorescent...

À ce moment, tout en tapotant sur mon clavier, je ne peux ignorer l'avertissement envoyé par mon *surmoi littéraire* – une IA implantée dans mon intestin grêle, ma muse, en quelque sorte, surnommée Lola :

— Euh... es-tu bien sûr de ton image, là ? glougloute-t-elle en *batch*.

Pris sur le fait, je tente :

— Un *shrapnell*, alors ?... Une bombe à fragmentation ?

— Toujours pas.

— Bon. Disons... des étoiles, quoi, « comme des trous d'épingle dans la voûte céleste »...

— Bah...

— Ok, alors, perdu pour perdu, j'essaie : « les étoiles brillant comme des diamants sur le fond de velours noir de l'espace ».

— C'est mieux, cette métaphore n'a été utilisée qu'un petit millier de fois dans la littérature d'anticipation spatiale du XXe siècle.

Elle se fout de ma gueule, quoi. Je me demande quand même qui donc, et dans quel foutu magazine à la couverture bariolée, avait pondu le premier un tel cliché, une telle tarte à la crème de la poésie cosmique – mais je continue.

— Un tout petit, trois kilomètres de diamètre, continuait un Rufus Tucru enthousiaste agrippé au manche à balai en bakélite. Une pesanteur de 2 G. On peut s'y poser, dites, patronne, hein, dites ? (S'il vous plait, habillez-vous, vous me troublez.)

— Mais, arguai-je en m'enfilant dans ma combinaison argentée, un trou, c'est une absence, c'est du RIEN. Donc c'est forcément un trou dans quelque chose ! Or l'espace, c'est du vide. Comment on fait un trou dans le vide ?! Et comment on pourrait s'y poser ?

— Mais non, l'espace n'est pas vide, Chère Madame, il y a L'ÉTHER, ses courants, ses ondulations, ses tempêtes d'ions. (J'adore quand il m'appelle Chère Madame, il y a quelque chose de flatteur dans le terme... comme si j'étais vraiment une « dame ».)

— « L'éther » ?! Et donc un trou noir, ce serait un trou dans « l'éther » ?! Tu aurais besoin d'une bonne mise à jour, esclave.

— Non. Ce n'est pas un trou, Madame, ôtez vous ça de la tête. Le terme « trou noir », n'est qu'une métaphore médiatique ridicule. Ici, ce qu'on a, c'est au contraire une boule d'ÉTHER aggloméré, compressé. Une masse, une supermasse même, à la densité incommensurable, et non un « trou » au sens propre.

— Donc, en bref, on pourrait se poser sur une boule de matière invisible. Avec une pesanteur proche de... de 2 G, dis-tu ? Ça va encore. Armure automotrice exigée, quand même... Mais si je comprends bien, cette boule continue sans cesse à grossir en attirant « l'éther » invisible autour d'elle... ?

— C'est ça. Elle grossit convulsivement en capturant par sa simple force d'attraction la matière vibratoire du prétendu vide, l'ÉTHER.

— Et... ça va vite ? Parce qu'elle risque à un moment d'atteindre une masse telle qu'on ne puisse plus décoller même en mettant toute la gomme. Combien de temps ça prendrait ?

— Si j'en crois les relevés de l'analyseur de Helmholtz à flammes manométriques tout au long de notre approche, deux heures. On peut encore s'y poser comme sur n'importe quelle planète.

— QUOI ?! Deux heures ?! Stoppe immédiatement le vaisseau ! Ne tenant aucun compte de mon ordre, Rufus, les yeux encore plus pédonculés que de coutume, affermit sa prise sur les commandes et tira à fond la manette des gaz. Notre spacione fuisant et fuselé, le

vaillant Hamilton Demon, se cabra et bondit sous la poussée des moteurs, passant en quelques secondes de mille vitesses-lumière à UN MILLION !

Soudain, en proie à une attaque serrée d'*alertes invraisemblance* en provenance de mon IA Lola intégrée, j'arrête de cliquer sur mon clavier et je me relis, ce qui d'ordinaire ne m'arrive pas avant d'avoir tapé le mot FIN, parce que se relire, c'est un peu de la branlette, non ?

— Mais... Cépapossib, Rufus Tucru ! clame-t-elle. Tu avais un bon INCIPIT avec « Sentant mon second estomac en train de faire demi-tour », mais après, c'est N'IMPORTE QUOI !

C'est vrai, comment est-ce que je peux écrire des blouseries pareilles ? Et pourquoi mon IA m'appelle-t-elle Rufus Tucru ? Rufus Tucru, c'est mon personnage, non ? Suis-je bipolaire ? Possédé ? En un sens, oui, possédé par cette IA dite Lola, qui d'autre ?

Une autre voix se fait alors entendre, mais ce n'est que mon éditeur – connecté 24/24 :

— La vraisemblance, on s'en fout ! rugit-il, farouche. FONCE ! *NO LIMIT !*

Farouche, je fonce.

Dans les heures qui suivent, toute incrédulité suspendue, je crame six claviers sous mes doigts et un peu mes doigts par la même occasion, alors même que je les mets à tremper dans deux bacs à glaçon (un à droite un à gauche) entre chaque page tapée. L'avatar humain de mon IA, Lola Lokidor en chair et... en chair, vient à mon secours, tube de crème biafine™ en main. Elle m'enduit chaque doigt avec amour, les empapillote de compresses stériles enserrées de sparadrap™, puis m'enfile des gants de latex bleus (comme ceux des enquêteurs sur les scènes de crime des séries TV).

Quand elle a fini, je suis en érection.

Il faut dire que la version humaine de Lola est beaucoup plus cool que la version IA dont les élans ont quelque chose de mécanique, programmée qu'elle est pour l'ordre et l'organisation et la vraisemblance et la rationalité. Bon, c'est une IA, quoi, pas une

bonne sœur ni une masseuse, contrairement, donc, à Lola Lokidor version humanoïde (peau dorée, œil émeraude, crinière rousse) qui est essentiellement une masseuse et une poétesse – ayant d’ailleurs reçu le prix d’interprétation plusieurs fois dans chacune de ces deux spécialités.

Bref, je garde mes gants bleus qui sont doux à nos peaux (elle porte les mêmes, plus par solidarité que par hygiène) et quand notre affaire est conclue à la satisfaction mutuelle, je me remets à mon clavier (un neuf à peine sorti du frigidaire™, aux touches blanches éclatantes comme des rangées de dents d’ivoire prêtes à me mordre les doigts) et j’embraye à fond les manettes avec enthousiasme. *NO LIMIT !*

À cette vélocité effarante, les 48 milliards d’années-lumière du rayon de l’Univers furent franchis en 48000 ans, une paille à l’échelle de l’espace-temps pseudo-cartésien. Avant d’attaquer, Rufus avait installé dans le routier spatial une bobine magnétique programmée pour le réveiller quand l’horizon cosmologique serait en vue, puis il s’était mis en pause cortico-thalamique. Carré dans son alvéole, il ne tarda pas à émettre l’équivalent électronique d’un ronflement. Comme il avait verrouillé la manette des gaz en position « à fond », moi, je n’avais plus qu’à me débrouiller toute seule pour la suite du voyage. Je me débarrassai d’un trait de ma combinaison argentée et je me glissai dans le pod d’animation suspendue. Après j’attendis que ça se passe, mon second estomac enfilé à l’envers comme une chaussette dans le premier, histoire de couper court à tout besoin nutritif le temps qu’il faudrait.

Sommeil sans rêves, 48000 ans.

À mon réveil, je me retournai les estomacs à l’endroit et me programmai un sandwich garbure sur l’autocuiseur de bord. Rufus aussi s’étant réveillé, je lui concoctai un de ces lait-fraise dont il était friand. Il y trempa sa trompe avidement avec un bruit de succion malpoli. Tous nos yeux fixés sur le hublot de proue nous constatâmes que devant nous il n’y avait RIEN. Pas même un courant « d’éther » ou des traces de matière noire, pas même « une poussière de diamants sur le velours noir de l’espace » ou une licorne bleue invisible. Nous pénétrions dans le néant.

Ce n'était même pas le vide profond intergalactique, c'était le vide élémentaire, comme un trou noir à part que le prétendu « trou » occuperait tout le champ de vision face à nous. L'espace extérieur était une ténèbre titanesque, un lieu de noirceur absolue, inimaginable. Un pot-au-noir en proie au silence de l'éternité non-euclidienne. Un lieu ? Même pas : c'était NULLE PART.

Emportée par l'élan, la fusée franchissait sans mollir l'horizon cosmologique et donc NOUS SORTIONS DE L'UNIVERS.

— Mais... c'est complètement con, ton truc ! intervient à nouveau Lola l'IA du fond de mon encéphale intestinal. L'Univers n'est-il pas INFINI ? Et si on parle bien de l'Univers avec un grand U, c'est-à-dire TOUT, par définition, comment pourrait-il y avoir un AILLEURS ? Comment pourraient-ils en SORTIR, tes deux zozos ? Ne devraient-ils pas BUTER, voire S'ÉCRASER, contre une quelconque LIMITE ? Ou ralentir asymptotiquement, tendant vers une vitesse ZÉRO pendant l'éternité sans jamais l'atteindre ? (Ses interpellations majuscules commencent à m'assourdir les neurones et à faire bouillir mon liquide céphalorachidien.)

— NO LIMIT, on a dit ! tonitrué mon éditeur connecté 7/7.

— Ok. (Ça m'arrange.)

Encore mal réveillé, Rufus appuyait à fond de son pied axial sur une pédale de frein anti-G imaginaire, en vain. En vain jusqu'à ce qu'il se décide à déverrouiller à la main la manette des gaz, non sans se prendre une bonne giclée d'huile bouillante radioactive en réaction. Le spacionef, vibrant de toutes ses membrures comme un anneau de Saturne en plein orgasme, ralentit sa course. Et ce contrairement à toute logique puisque par définition il n'y avait RIEN pour le freiner. Rufus abaissa un commutateur ou deux au hasard puis appliqua une rotation de 30° au manche à balai, ce qui devrait entamer une manœuvre de demi-tour au bout de quelques centaines d'années. En attendant, tournée vers le hublot de poupe, je contemplais le grandiose panorama de L'UNIVERS VU D'AILLEURS. Sa courbure s'accroissait au fur et à mesure que nous nous éloignions.

— Einstein avait raison ! L'espace est courbe ! La rotondité de

l'Univers n'est pas une légende, proclamai-je à la cantonade. Il faut absolument revenir sur Terre pour annoncer cette nouvelle sensationnelle.

— Mais le moteur tousse un peu, patwonne, me reprit Rufus avec son imitation hilarante de Mamma dans « Autant en emporte le vent ». On dirait que ce périple à haute vitesse l'a un peu fatigué. Tant qu'on était dans l'Univers standard, il se rechargeait en convertissant l'éther en énergie pure : le Hamilton Demon en fait une grosse consommation, vous savez bien, Maîtresse. Mais là... ici... il n'y a RIEN à convertir.

De plus, ajouta-t-il l'air penaud, il semble bien que la coque de fibrociment du Hamilton Demon ait perdu quelques microns d'épaisseur à cause du frottement sur l'ÉTHER à un million de vitesses-lumière pendant 48000 ans. Je crains qu'elle ne tienne pas le coup aussi longtemps au retour.

— Ok, fis-je. Mais je voudrais que tu arrêtes avec ton « éther ». Rappelle-toi que ça n'existe plus. C'était un fluide hypothétique, impondérable et élastique, que l'on regardait comme l'agent de transmission des ondes électromagnétiques avant qu'Einstein y mette bon ordre avec sa relativité restreinte. C'est donc une notion ringarde abandonnée depuis 1905. De nos jours on a mieux : la matière noire.

Après avoir pris une nouvelle douche, j'ajoutai :

— Rappelle-toi aussi que l'Univers est en expansion. Il suffit de rester sur place (si tant est que cette expression ait le moindre sens, ici, dans le hors-là) en attendant que l'Univers nous rattrape et nous réintègre en son sein. Sans rien faire, nous serions alors de retour en 48 milliards d'années... ou 48000 seulement, comme à l'aller, si le convertisseur moléculaire du Hamilton Demon veut bien recommencer à convertir. Non ?

— Ça va être long, quand même... Et la coque...

— Active l'oscillateur quantique, lui suggérai-je. Le commutateur en duralumin qui fait beep.

Sans résultat.

— Et passer par le sub-éther ?

— Vous m'avez dit vous-même que le... l'éther... n'existait pas... Alors le sub-... ?

— *Et un trou de ver ? Un Univers parallèle ? Le Multivers ?*

— *C'est des légendes.*

Bref, rien n'y fit. En attendant une nouvelle idée, on se contenta d'attendre, tandis que le temps décélérait, comme divisé par la racine carrée de zéro. Nous flottions dans un vide intemporel et immobile, un temps informe, plastique, ténu comme un verre.

Je m'étire. Lola Lokidor, ma muse en vrai, me masse les trapèzes et la nuque à l'aide de ses charmes antérieurs, mais j'ai faim.

— Ça ne te gêne pas de donner nos noms personnels à tes personnages ? m'interroge-t-elle à tâtons.

— Parle pour toi, réponds-je sur la défensive. Je ne m'appelle pas Rufus Tucru, que je sache.

— Ah bon ? Je croyais. Et puis comment se fait-il que ta Lola spatiale laisse son Rufus piloter et faire n'importe quoi. On dirait une petite nana soumise alors que c'est elle la patronne, non ?

— Et comment se fait-il que tu me laisses écrire n'importe quoi, toi...

— Mauvaise foi du mec pris sur le fait...

Elle a raison, en fait, c'est moi qui fais ma mauvaise tête, parce que je n'aime pas qu'on lise par dessus mon épaule et parce que j'ai faim. Mon aventurière de l'espace a effectivement un coup de mou. Quant aux noms... Il est exact que ma véritable identité doit rester secrète, mais ce n'est pas une raison. Le risque de confusion est majeur et ne sera évité que par l'usage des italiques, si l'éditeur connecté et son typomètre ne déconnectent pas.

Rufus Tucru lâcha les commandes et se tourna vers moi en arborant un sourire fendu jusqu'aux dents.

— *ET SI LE HORS-LÀ, LE VIDE HORS DE L'UNIVERS ÉTAIT UN TROU NOIR INVERSE, TOUT SIMPLEMENT ?! (Je détestais quand Rufus Tucru parlait en majuscules.) Au lieu d'une supermasse convexe, sphérique, tendant à se rétrécir à l'infini, ce serait une métamasse concave, creuse, contenant l'Univers... et s'en nourrissant, dévorant sa matière noire au fur et à mesure de l'expansion de celui-ci ! Laquelle expansion, par le fait, serait bloquée là, sur l'horizon cosmologique, comme par le mur mou*

d'une cellule matelassée !

Je m'arrête, les doigts flous – et qui bégayent. L'écran affiche une aurore boréale qui me brûle les ions. Je déteste aussi faire parler les personnages en majuscules, les lecteurs ne sont pas sourds. De même que je déteste les points d'exclamation destinés à épater le bourgeois. L'IA Lola se tait, atterrée, et me laisse un e-mail renfrogné sobrement intitulé « Démission » – texte : « Dégoûtée ». Mon éditeur se déconnecte rageusement en faisant *beep* plusieurs fois. Ma Lola de chair, heureusement, se tait sans rien dire... je veux dire qu'elle n'exprime ni approbation ni découragement : pas rancunière, elle me prépare un sandwich garbure et une double antipyrine effervescente puis disparaît dans la salle de bain. Prendre une douche, sans doute. Je l'entends chanter des nébuleuses parfumées lavande derrière le rideau translucide.

J'éteins l'ordi. Sur l'écran les étoiles brillent encore « comme des diamants sur le fond de velours noir de l'espace ». Je lâche les commandes. Silence.

Je rejoins Lola.

(COMME LES JAMBES DE GARRINCHA !)

Philippe Sarr

Ai pensé à une blague. Puis ai pigé ce qu'on essayait de dire. Ai regagné ma chambre, la 348, celle située au 108e étage de la tour du Doc Belami, me suis plongé dans le *Sexus* de Henry Miller, tout en maudissant ce crétin de Rondeau qui, au lendemain de son tacle assassin, avait soi-disant reçu menaces de mort au motif qu'avait brisé espoir de ville entière, plus que simple rêve de footballeur. Joyau, maire qui était aussi président de club où jouais, était intervenu en Fédé' pour que Rondeau (qui pourtant ne réclamait pas sa tête !) soit puni à hauteur de faute commise. Car préjudice subi par commune monstrueux – qui se rendrait Bords de Seine, maintenant que « nouveau Garrincha » avait dû raccrocher crampons –, et socialement – tant étais devenu pour jeunesse évryenne véritable dieu vivant.

— Maintenant écris, m'étais-je dit ce jour-là. Et vise haut ! Étoiles, ouais ! Et fais-toi joli nom parmi elles !

Yves Joyau savait qu'écrivais. Plutôt bien, je dois dire. Avais tenu chroniques sportives et littéraires dans journal de commune, ainsi que sur Blog dont avais peu à peu fait sorte de laboratoire littéraire dans lequel expérimentais différentes formes narratives, dont certaines très audacieuses, oui. Se disait, en haut lieu, que petit fils Gallimard ne ratait pas moindre ligne de ce qu'écrivais : qui, mieux que moi, hormis vénérable Homère, était capable de camper personnages à héroïsme aussi sublime ? Ai regardé ma

montre, Rolex dont prix exorbitant dépassait toute décence, puis me suis mis à réfléchir. Très vite. Réflexe de footeux. Lorsqu'il te faut réagir, choisir et décider dans laps de temps très court. Opter pour solution plus adéquate qui soit. Tout ça en quelques millièmes de seconde et sachant que décision prise sera quoi qu'il en soit irrémédiablement gravée dans marbre. Ai levé tête direction plafond, entendais père ronfler. Qu'avait fait de sa vie ? Un enfer, oui. Petits boulots sans envergure, peu rémunérateurs, jusqu'à boutique de fringues de sport qu'avait dû fermer sur « injonction préfectorale » et en raison d'insalubrité. Une carrière, modeste, de footeux, donc, à laquelle avait dû mettre terme faute d'avoir pu trouver club à hauteur d'ambition. Et fils qui rêvait de devenir écrivain ! N'ai pas longtemps hésité, suis monté étage en agrippant à rampe – n'avais pas encore pleinement récupéré de blessure ouverte genou droit – et, ayant englouti un kilo de nouilles, ai allumé ordi puis me suis mis à noircir dizaines et dizaines de pages. Nuit suivante, vers deux heures en matin, reçus nouveau message de Jo : « Alors, rien à dire ? ». Auquel ne pris pas la peine de répondre. Par lâcheté sans doute. D'ailleurs, lorsque racontais aux gens ce qu'était arrivé, cela n'étonnait pas. T'es gentil, toi, me lançaient-ils avec léger sourire qu'en disait long sur ce que pouvais inspirer.

— T'as porté plainte contre agresseur ? me demandait-on.

— Non.

— T'es con ! Pourrais obtenir dommages et intérêts !

Ne pensaient qu'à ça. À thune. Pouvoir. Ce dont branlais, à vrai dire. D'ailleurs, Rondeau, type qu'avait démoli genou, qui entendait parler ? A près de trente-trois ans, avec réputation de bourrin qu'était maintenant sienne, n'y avait plus moindre risque de voir lui réapparaître sur terrain, si ce n'était enchaîné à poteau de corner, couilles à l'air.

Avais commencé à écrire quelques nouvelles très courtes sur des thèmes variés. Nature. Ville. Exil. Qu'avais rangées soigneusement dans chambre au fond de tiroir. Puis, encouragé par Guillaume à qui les faisais lire, en avais envoyé à quelques revues. En retour, n'avais essuyé que refus bidons, genre « ouais, bof, pas mal mais repasserez, hein ! ». Ou alors, plus *hard* « vous écrivez comme

pied ». En gros. Propos auxquels ne répondais pas, me disant que devait y avoir autant de bourrins en édition française qu'il y a de Rondeau en foot. Seule une fois avais réellement été vexé par réponse, sèche et laconique, d'éditeur à qui avais confié un recueil – oh, pavé de millier de pages digne des Énéides de Virgile ! – de poésie. M'étais senti obligé de décrocher téléphone, vénère comme pas deux :

— Vous n'avez pas d'oreille, monsieur !

— Pardon ?

— C'est bien ce qui semblait. Poésie est genre si difficile qu'il mérite qu'on s'y attarde avant d'émettre avis définitifs et tranchés.

Assez gonflé. Moi qui n'avais encore jamais rien publié de ma vie. Si ce n'étaient quelques lignes obscures sur Blog dont étais le seul et unique taulier. Gonflé mais pas exempt de vérité. Écrivais surtout le soir. Consacrant journées à analyse et observation, et Joyau subvenant grassement à mes besoins pour permettre de devenir écrivain hors pair, « petit oiseau » de littérature française contemporaine. Pourquoi ? était question qui revenait souvent dans bouche de père. Comme si cela agaçait lui de savoir que « notable » à propos duquel circulaient rumeurs ait pris décision de prendre sous aile à lui.

— A perdu fils Jérôme. Est dans processus de réparation.

Mais vieux s'en foutait. Pour lui, Joyau outrepassait rôle de maire et de premier magistrat et endossait celui de père de famille que n'était pas. Qui plus est, *autre*, comme appelait, et lui n'étaient pas de même bord politique. Joyau était trop... à droite. Proudhon. Bakounine. Ne jurait que par eux.

Père lisait peu. Enfin, pas de romans ! Quelques livres d'histoire, parfois. Quant à poésie ? Césaire énervait. Fallait tout de même pas oublier qu'idole de littérature antillaise avait été formée par ceux contre qui se révoltait. Et en langue à eux. Avant de connaître gloire. Était donc identique à ceux dénoncés et dont voulait se démarquer. En vain. Aussi, savoir que souhaitais marcher sur traces de celui qu'abhorrait, le rendait furieux.

— Écrivain ? Parles... Footballeur oui. Mais écrivain...

Pour gagner quoi, en plus, pestait-il, dégoûté ? Bougre s'était

renseigné. Auteurs qui vivaient réellement de plume n'étaient pas légion. Et encore. Quand pouvaient, à peine cela permettait-il, pour grande majorité, de « vivoter ». Sans plus. Ce qui, dès lors, obligeait certains à mener de front autres activités plus ou moins lucratives, voire aliénantes et chronophages. Où pouvaient-ils, cela étant, trouver temps d'écrire ? Temps qui leur était de toutes façons compté dans mesure où plupart écrivains mouraient jeunes ! Vérité était que père avait plus boules que moi. Faisait déni de réalité. Lorsqu'avais annoncé que ne pourrais plus jamais *footer*, sidéré, avait attrapé bouteille whisky en magnum et avait vidée celle-ci d'un trait, en époumonant :

— Merde, footballeur, ça avait gueule, crois pas !

ÉDUQUER DAMIEN

Jean-François Magre

Damien peut poser son regard pour la première fois cette année sur les lignes discontinues au bord de la route, son siège enfant est devenu inutile. Il accroche quelque chose dans le paysage morne que je fais défiler à 150 km/h, puis le perd la seconde d'après. Lorsque je mords la berme parce que je n'aime pas cette route et ce vers quoi elle mène, son regard se porte sur moi de la même façon.

Nous traversons un cadastre infini de parcelles lisses, remembrées, gangrénées çà et là de lotissements, le linge y flotte sur les lignes tendues dans les minuscules jardinets face aux vastes champs comme des fanions apatrides. Lorsque tu pourras t'asseoir sur le siège passager comme un grand, Damien, je te montrerai les cadavres d'animaux gisants au beau milieu de la route, des heurtés nets juste un peu gonflés ou des écrabouillés dont on ne peut plus différencier le cul de la tête, nous nous amuserons à inventorier chat, mulot, chien, hérisson, renard ou plus gros, et à évaluer la fraîcheur par la couleur des boyaux et la ternissure du pelage.

On écrira que les deux individus s'invectivaient toujours auprès de leur véhicule enroulé autour de l'arbre ou encastré dans la tête de buse, que l'un avait un œil tout injecté de sang et l'autre le bras bleu d'une courbure inquiétante. On rapportera la découverte du corps de l'animal, un imposant mammifère, au

point d'impact ou rejeté au milieu de l'autoroute, la tête rejoignant la croupe, une patte rompue sur le flanc, des doigts manquants, on essaiera en vain de savoir s'il fut à l'origine de l'accident ou s'ils le provoquèrent eux-mêmes, on ne saura pas dire lequel était au volant, mais on comprendra tout de suite qu'il s'agit du père et du fils. On suivra l'un bondir au-dessus de la carcasse pour hurler au nez de l'autre, on prendra peur lorsque celui-ci, en réponse, l'empoignera malgré son épaule déboîtée, on racontera comment les gendarmes, prévenus par un sixième sens ou simplement alertés par la clameur, ont essayé de les raisonner puis de les admonester suivant les gradations d'une procédure bien définie avant de se résoudre à rétablir la circulation. Personne n'aura compris un traître mot, ça ne fera que quelques lignes dans la presse régionale, personne n'essaiera de nous séparer.

Damien et moi irons poursuivre ça en forêt, au-delà des bandes d'arrêt d'urgence, enjambant les clôtures en fils barbelés, portant le cadavre de l'animal gonflé comme les baudruches que je lui achetais à la fête foraine et que je lui faisais lâcher par un petit coup de coude dans le bras, nous nous le lancerons l'un contre l'autre, nous pénétrerons dans des propriétés privées et nous déboulerons dans des fêtes d'anniversaire, l'animal roulera au milieu des rafraîchissements et des petits vélos, puis tombera dans les piscines bleues, les gens voudront nous le prendre pour le débiter et le fourrer dans leurs congélateurs, les hommes nous casseront la gueule, les femmes nous insultent, les enfants nous donneront des coups de pied, mais nous le leur arracherons et nous traverserons tout un pays en nous foulant les chevilles et en perdant nos papiers d'identité. Nous crierons assez fort pour forcer l'écho dans les plaines, faisant aboyer les chiens et sortir les gens aux fenêtres, nous les retarderons dans leur travail, les contrarierons dans leurs achats, ils n'auront pas le temps de réagir que nous aurons déjà disparu dans une plantation de hautes tiges, ça ne fera pas l'objet d'une conversation de plus d'une minute une fois les portes closes mais je sais pourtant que l'avenir en sera profondément modifié. Nous ferons du stop pour rentrer. Damien me dit qu'il n'y aura même pas de journalistes, que les gendarmes nous brusqueront, le père et le

fil, nous entraveront et nous plaqueront sur le capot fumant pour nous faire entendre raison. Je veux le gifler pour le faire taire, mais les voitures bloquées klaxonnent, des poings sortent des portières, on brandit des constats où nous sommes en tort, tais-toi donc, ils feront ronfler leur moteur, ils rouleront sur le corps de l'animal, lui tatoueront la sculpture de leurs pneus, ils écraseront son museau sec et lui briseront les pattes, on nous sommera de dégager la voie, de le charger dans notre véhicule, tu ne voudras pas, nous nous disputerons de plus belle, on nous obligera à le faire disparaître, à le brûler et à le manger sans l'avoir dépecé. Damien n'a jamais aimé les barbecues, et pourtant j'en fais dès que le climat s'adoucit et tous les jours à partir de la belle saison, je fais barbecue de tout bois et de toute chair, j'aime prolonger le rituel de l'allumage au-delà du raisonnable, le voisin s'est plaint de la fumée et des odeurs de graisse, je fourbis mon barbecue comme la sentinelle tient sa position.

Damien commence à remuer un peu trop sur la banquette arrière, il tire sur sa ceinture de sécurité, je le vois rentrer et sortir du champ de mon rétroviseur intérieur. Tout à l'heure, ses grands-parents s'exclameront qu'il grandit trop vite, c'est qu'il s'accélère pour m'échapper, mais je le tiens encore comme je serre mon volant à la peau toute granuleuse. Le paysage est vitrifié de murs antibruit, on aperçoit une maison de l'autre côté, mais on ne sait pas où se trouve l'accès au chemin, il faut rouler, faire demi-tour au prochain point de retournement ou bifurquer vers une route secondaire après une bretelle. Damien m'a demandé l'autre jour pourquoi il y avait un si grand mur à la télévision, je lui ai dit que c'était pour séparer les Juifs et les Arabes, j'ai simplifié, mais finalement c'est comme les murs antibruit de la voie rapide, c'est pour séparer deux parties qui n'ont pas la même vitesse. Je ne cherche pas à faire la course ni à prendre l'autoroute à l'envers, mais je me livrerais bien à un petit écart de conduite pour m'encastrier dans la glissière de sécurité et filer tranquillement comme sur des rails jusqu'à destination. Brigitte me fait vite prendre les petites routes pour se délecter des saynètes que les villages édifient sur les ronds-points et en deviner le fragment de folklore qu'elles représentent. Les accotements et

le mobilier fleuri lui donnent des idées pour notre jardin lorsque je l'aurai enfin terrassé.

Le père de Brigitte se tient comme prévu à l'entrée du village avec un gros pain sous le bras, il a dû partir un peu plus tôt pour avoir le temps de se réjouir devant le boulanger et les clients de l'arrivée de ses petits-enfants pour les vacances. *Papi*. Claire s'exprime en premier avec cette façon stridente de faire durer le *i* qui marque sans doute un éclatement de joie. Damien sourit à son tour aux retrouvailles mais aussi pour la perspective de ce mois complet sans moi dans les parages. Papi Jean ne parvient visiblement pas à se débarrasser d'une voisine venue se coller à lui, elle fera partie du comité d'accueil. Je ralentis, Brigitte me dit de faire attention, elle a toujours peur que j'écrase quelqu'un. Damien jaillit de la voiture et se jette dans les bras du vieil homme, Claire, une fois détachée, le suit de près avec sa marche malhabile toute récente, leur mère est heureuse, je me contente de sortir les bagages du coffre. Damien a voulu emporter son cartable avec son cahier et quelques dessins. Dans une volte-face que son corps léger lui permet sans appesantir sa course, il revient vers la voiture, me le prend des mains et repart aussitôt vers la maison, déjà le long couloir sombre qui débouche dans la grande pièce à vivre ouverte sur le jardin l'avale.

Le tracé estompé des allées est débordé par des plantes dont la difformité témoigne de leur insatisfaction en termes d'ensoleillement, d'arrosage et d'amendement. Elles semblent accueillir le petit dauphin de retour dans son petit royaume dont Mamie Marcelle et Papi Jean sont les gardiens vermoulus. Le jardin clos offre les acres nécessaires aux imaginaires embuscades, cavalcades, refuges secrets qui alimentent en péripéties les histoires de chevaliers, de cow-boys ou encore de Robinson qui ne vont pas tarder à se renouer. De loin, on peut croire que les citronniers sont en fleur mais en s'approchant on découvre qu'ils sont couverts de cochenilles laineuses, les citrouilles qui ont colonisé tout une bande sombre derrière trois cerisiers gringalets s'enfuient en vain vers le soleil occulté par les murs de bambous de plus en plus

denses, un taillis de rejets vigoureux mais désordonnés encerclent le tronc d'un vieux figuier scié après avoir gelé. Le vieux couple perpétue quelques principes archaïques, l'homme fait l'œuvre de force, retourne la terre et taille grossièrement la contemporaine haie de thuyas qui le sépare du seul jardin mitoyen, la femme s'occupe quant à elle de planter quelques tomates, de couper les fleurs lorsqu'elle sont vraiment trop fanées, d'arroser ça et là quand elle y pense et si elle oublie trop souvent l'homme prend le relais, il déploie alors son tuyau bagué de rustines enroulé sur une jante fixée au mur des anciens chiottes et fait la démonstration de son efficacité en inondant la terre de litres d'eau au mépris des restrictions en vigueur.

Damien est très fier d'annoncer à ses grands-parents qu'il a appris à lire l'âge des arbres sur une tranche de tronc, les vieux sont admiratifs. D'année en année, chacun de nous s'épaissit de cernes d'accroissement qui nous rejettent toujours un peu plus loin de notre cœur, la sève a de plus en plus de mal à monter, toujours plus au bord du présent, prêt à tomber dans le vide, on ne peut revenir vers le passé qu'en se changeant en termite. L'été précédent, ils lui avaient renouvelé tous ses accessoires, mais il a fait un caprice, ont-ils conclu, il avait voulu garder ses vieux jouets déjà patinés d'histoires. J'approuvais secrètement Damien tout en me joignant avec zèle au concert de reproches sur son attitude, il n'a pas cédé, j'ai été épaté. La nouvelle petite zone commerciale incluant le hangar métallique de la grande surface d'où provenaient les jouets neufs interrompait les courbes et les couleurs de ce morceau de pays qui naguère était encore continu. Une très belle vendeuse m'avait remboursé les articles, elle devait être très jeune, étudiante, un job d'été, j'avais très envie de lui demander quand elle prenait sa prochaine pause et de la basculer dans les stocks de marchandises, juste retrousser son uniforme comme une manche et découvrir son corps encore humide de travail, l'aérer, le laisser reposer. Mais je suis allé prendre un soda à la cafétéria devant le parking et je suis rentré rendre l'argent à Papi Jean au centime près, j'aurais bien voulu qu'il recompte histoire de lui décocher un petit ricanement sur sa mesquinerie. Il ne faut pas attendre que

les autres fassent des faux pas ou avoir trop l'air de vouloir les provoquer, la famille est particulièrement unie en ce moment, il faut être très vigilant.

Le vélo de Damien laisse un sillon de serpent dans l'allée. Mamie Marcelle lave dans l'évier des pots qui ont contenu naguère de la confiture, ils libèrent d'anciennes étiquettes qui flottent dans la mousse de poussière et de sirop puis se collent sur les mains tachetées et grises. Damien revient, il freine brusquement pour faire un dérapage dans les graviers à deux mètres de moi. Je reste impassible. *Y a-t-il des arbres au pôle Nord*, me lance-t-il avec une spontanéité régénérée, je ne sais pas. *Où se trouve le dernier arbre avant le pôle Nord*, même réponse. Est-ce que je l'emmènerai un jour voir cet arbre qui doit être sacré, je ne réponds plus, son regard s'assombrit en même temps que le mien se durcit. Tu sais, Damien, que ta mère et moi pourrions t'envoyer chez les enfants fous après les drôles de dessins que tu fais, je t'ai déjà parlé des enfants fous, de la bave, des poux et des ongles ébréchés, tu sais que je suis chargé par ta mère de te surveiller un peu plus et que je t'ai déjà forcé à manger tes mauvais dessins en son absence, tu sais qu'il faut que tu regardes bien ton joli livre de la bibliothèque avec Arp et Miro, tu sais que ta mère s'est mise très en colère lorsqu'il a été oublié dehors, sous la pluie, elle te l'avait confié et je l'ai sorti aux premières gouttes sans que tu ne t'en aperçoives. Tu sais aussi qu'elle s'est mise dans une colère encore plus noire, ou blanche car imbibée d'angoisse, lorsqu'elle a vu qu'il était tout griffonné des mêmes dessins, je sais bien t'imiter, alors ne m'importune plus avec tes histoires d'arbre et de pôle Nord. Damien recule lentement de quelques pas, s'immobilise puis se retourne brusquement et détale en imitant le galop d'un cheval. Encore deux heures avant le dîner, deux heures dans ce fauteuil alors que dans le petit salon Brigitte et son père sont en discussion. La mère vient de commencer à plumer une pintade, les plumes se collent sur ses mains et recomposent une sorte de tête de vautour s'acharnant sur la chair morte. Dresser la table, oui mais à vous mordre le cul. Mamie Marcelle me confie les couverts et repart finir sa recette sans entrain. Je dispose des pentagrammes de couteaux et de fourchettes autour des assiettes-

pleines-lunes et je distribue les ronds de serviettes à l'inverse des places attribuées par l'usage. Je place Mamie Marcelle le plus loin possible de la cuisine sur la chaise-bébé de Claire, je mets Brigitte à sa place, elle qui ne sait même pas faire cuire un poulet, puis je destitue le vieux du bout de table et y installe Damien à la droite duquel je m'assiérai avec Claire sur les genoux que je ferai rire et se tortiller en lui prodiguant des chatouilles. La vieille redresse un peu la table après mon passage avec un silence rentré.

Nous apprenons officiellement au moment de la tisane que papi Jean est atteint d'une tumeur. Damien était reparti jouer après le dessert, il fait encore un peu jour, la famille avait jugé qu'il n'avait pas à recevoir cette vérité tout de suite, pourquoi n'en avais-je pas été dispensé moi aussi. Le vieux se prépare à discourir alors que je suis contrarié par les muscles de politesse de ma gorge qui répriment un renvoi. J'en fomenté un autre pour les défier. Le vieux toussote et commence à s'exprimer. Sa voix est calme, un peu solennelle, un gargouillement de mon ventre sort Claire de sa somnolence, Mamie Marcelle attire son attention pour s'assurer sa complaisance. Brigitte me jette un bref regard alors qu'elle voit mon torse occupé à faire remonter de l'air, je m'assois un peu mieux mais mon estomac s'impatiente d'aigreurs. Papi Jean décrit avec concision le mal en lui sans oublier le trémolo. J'étouffe un bâillement, encore déçu par mes réflexes, le vieux aperçoit les os de mon visage saillir. Son regard n'a pas encore décollé de moi qu'il entame un couplet sur la transmission des valeurs et d'autres choses graves et irritantes pour mon appareil digestif, je me les récite à l'envers intérieurement comme pour en être exorcisé. Claire fait son joli petit rire dans le silence des tronches braquées sur moi, elle les trouve rigolotes.

Je sors me calmer au crépuscule, abandonnant la tasse de camomille sur le composteur. J'inspecte une à une les parties de mon corps vendues aux muscles traîtres, zygomatiques souriants, fléchisseurs révérencieux, sphincters hygiénistes. Et ce ne sont pas que quelques muscles, c'est tout un corps soumis, le pouce pourtant opposable se dresse dans un signe approbateur, l'index

mendie la parole et s'abaisse pour appuyer sur le bouton de la chasse d'eau, l'annulaire perpétue la tradition du mariage alors que l'auriculaire n'ose plus s'introduire dans l'oreille d'où il tire son nom et que le majeur s'interdit toute obscénité. Le grand maître diaphragme se régale de mon dilemme et m'inflige un hoquet en sus des brûlures. Tu vois, Damien, pour moi c'est déjà trop tard. Papi Jean lui avait recommandé de se coucher plus tôt car demain ils partiront pêcher à l'aurore comme si de rien n'était car c'est l'été, ah ah. À ta place, j'en voudrais amèrement à ce vieux rabat-joie de me priver du plaisir le plus précieux dont les vacances nous rendent la jouissance, la grasse matinée. En faisant quelques pas sur la petite terrasse, j'aperçois justement Damien près de la cabane à outils, dans la lumière que la maison dispense jusque-là. Je descends les marches du perron, mon ombre me précède en dents de scie. Je ne l'interromps pas dans ses jeux, je me contente d'approcher en silence et m'interpose entre la lumière et lui. Regarde, Damien, regarde ton père comme il a forme humaine. Aussitôt le personnage qu'il jouait et son partenaire imaginaire s'évanouissent et le laissent tout d'un coup vacant et désarmé. Ma silhouette n'était pas prévue dans le scénario, ses pupilles bien qu'agrandies par l'obscurité ne déchiffrent pas mon visage, j'ai aussi la lune derrière moi. Il faudra que tu me passes sur le corps si tu veux rejoindre ta famille à l'intérieur, oui, que tu marches sur ce corps qui a épongé la nuit, regarde comme je suis aussi noir qu'elle, sans étoile, ne frotte pas tes yeux comme un gamin pleurnichard, ne sens-tu pas déjà ton cœur s'emballer, tes poumons chercher l'air, tes pores se dilater, n'est-ce pas une belle cure de croissance que je t'offre. Mais le petit drôle se cabre pour foncer vers la porte-fenêtre la plus proche. Je l'intercepte aussitôt et le soulève de terre. Laisse-moi te contempler ainsi suspendu, pédalant dans le présent dissous, tu veux me frapper et te libérer, vas-y frappe. Danse avec moi Damien, viens mon petit ange, viens chatouiller mes naseaux fumants de tes plumes, viens que je les étreigne, que je plie leur frêle structure en fil de fer, viens que je te contre-façonne. Comme j'aimais poser ton petit cul bébé sur mes joues, t'asseoir sur mon caillou, lune contre astre errant dans le froid intersidéral et te faire admirer ce qu'on voit de là-haut. J'aimerais tant que nous quittions

la cité, Damien, et que nous créions les mots pour nous parler, une langue limpide dont aucun *volumen*, aucun codex ne porterait l'énigme. Damien reste pétrifié quelques secondes puis comprend enfin qu'il faut se débattre, mais il ne peut rien, il n'ose pas me cogner, alors je commence à avancer, la maison se retire derrière le vaste dos de crapaud de la terre, il veut crier mais la nuit tombe dans sa bouche, ses poings s'ouvrent et ses doigts se rigidifient en arc, tapent du plat comme un poisson sorti de l'eau mais quelque chose le gifle. Tu ne reconnais pas les arbres dont tu cherches l'ombre apaisante pour faire une pause dans tes longues après-midi de jeu en ce jardin, débats-toi et tu risqueras de heurter le ventre mou tout résonnant de progéniture d'une araignée à taille d'homme, elle est peut-être là, debout, à portée de tes cils, elle mêle ses longues pattes acérées aux branches enchevêtrées qui résillent la lune en multiples éclats tranchants, tu entends toi aussi l'animal palpiter à côté de nous, on ne sait s'il dort ou s'il se prépare à bondir. Je serre Damien plus fort et marche plus vite, il veut se blottir contre moi, ma main fermement maintenue sur sa bouche, il me cherche, fait de grands gestes pour m'attraper et me repousser, il ne réussit qu'à casser quelques brindilles. La progression devient difficile dans cet enchevêtrement de troncs et de ramures, ce n'est pas haut un enfant. Je nous entraîne dans le puits d'épines, ce redoutable endroit contre lequel papi Jean te met en garde chaque fois que tu viens. La terre disparaît en effet brutalement mais nous ne chutons pas, retenus par un entrelacs de ronces traversées d'un vent froid et humide. Nous n'avons plus que le vide sous nos pieds, des animaux plus gros que sous nos latitudes s'affolent de ne pouvoir remonter et divaguent contre les parois en faisant crisser leur poil dur, reconnais-tu enfin la peur blanche qui n'ajoute qu'un voile aveuglant sur notre cécité, ce frisson qui fait écrouler les os vers l'intérieur, aspirés par un trou qui ressemble à celui-ci, des trous gigognes, oui, Damien, comme les tables du même nom où ta grand-mère a posé le téléphone.

Avant que Damien ne retourne à la maison en pleurs, je lui dis que je ne sais pas où se tient le dernier arbre avant le pôle Nord mais qu'en revanche je sais que son grand-père est très malade

et qu'il va sans doute partir bientôt droit au ciel, pile en enfer. Il rentre finalement avec moi, pâle de l'effroi fourni.

Après une nuit passée à tenter en vain de trouver la nature commune entre l'exaltation de cette soirée, les sifflements d'agonie des moustiques dans les vapeurs du diffuseur insecticide et l'agacement de Brigitte causé par les draps pourtant légers sur son corps trop inquiet et chaud, je me lève le premier avant même que le soleil en ait eu l'idée. Bientôt pourtant se font entendre des grincements, des écoulements d'eau et des chocs sourds caractéristiques d'une maison qui se réveille. Brigitte ne m'embrasse pas, l'haleine de l'animal baigne ma bouche. Mamie Marcelle prépare le petit déjeuner ainsi que nos casse-croûtes pour la route. Son visage est encore plus fripé, surtout quand elle se penche, sa peau se met alors à pendre en drapés comme ces toiles d'araignées abandonnées croulant sous la poussière accumulée. Les lumières des cuisines sont cruelles et blafardes avant l'aube alors qu'elles sont rassurantes et chaleureuses à la nuit tombée. Le débit du parleur à la radio est trop rapide, nous restons tous silencieux à exécuter quelques tâches simples. Damien traîne les pieds, encore en pyjama. Les nouvelles de la matinée semblent avoir été manufacturées la veille, les différentes éditions de la journée y apporteront quelques modifications avant de partir au recyclage à la fin de la journée. Un député de l'opposition critique une mesure jugée trop idéologique annoncée par un ministre dans un demi-sommeil, l'intéressé oppose une incantation à base de *realpolitik* et de responsabilité. Damien relève un peu la tête sur son banc dans l'hémicycle, il questionne Mamie Marcelle *qu'est-ce que c'est la droite la gauche*, elle lui fait observer gentiment qu'il ne peut poser sa question que lorsque le président lui donnera la parole. Déçu, il demande alors si mamie Marcelle est de droite ou à gauche. Pour satisfaire sa curiosité sans se faire remarquer de l'huissier ébouriffé qui se sert un bol de café, elle lui répond qu'elle est plutôt de gauche. Brigitte me secoue l'épaule et me rappelle que nous devons faire le plein avant l'autoroute. En m'éloignant du timbre agressif du parleur et des autres voix de la cuisine, je découvre les petits accessoires préparés avec application

par le grand-père pour la partie de pêche de tout à l'heure. Brigitte s'épanche encore sur sa mère dans un coin pendant qu'on débat d'un autre monde possible à la radio.

Avant les embrassades sur le pas de la porte, je vide à moitié la gourde apparemment destinée à Damien dans une jardinière et pisse dedans. Je préfère partir en sachant que mon urine coule en lui plutôt que mon sang.

FUITE

Elsa Hieramente

« Nous avons une fuite » dit maman. Mon père il est plombier. Les fuites c'est son truc. « Nous avons une fuite, Jean-Pierre » dit maman « Jeeeean-Pieeerre ! ». Dans la cuisine on entendait « ploc ». Depuis ce matin « ploc ».

Ça a commencé quand je me suis levé « ploc » « ploc ploc ». J'ai entendu maman qui descendait l'escalier « ploc ». Et papa qui n'était pas là « ploc ». Oui j'ai entendu papa qui n'était pas là. Quand papa n'est pas là « ploc » le silence est là.

Puis le « ploc » s'est accéléré « ploc ploc ploc ». Je buvais dans mon bol le nez collé au lait « ploc ». Maman n'avait rien remarqué. Elle n'avait rien entendu, elle. Je buvais tellement dans mon bol que bientôt mon nez tout entier y est entré, puis mes cheveux. Et ça a fait des bulles « bloup » « ploc ploc ploc ». Elle n'avait toujours rien remarqué « bloup ».

Tout à coup, le « ploc » a disparu. Je suis sorti de mon bol et j'ai vu une petite flaque sous l'évier. Quand maman a marché dedans avec ses espadrilles la flaque est devenue un lac. Elle nous a remarqués alors, la fuite et moi. « Tu as les cheveux plein de lait, ton bol n'est pas une baignoire » soupira-t-elle « combien de fois faudra-t-il que je te le répète » « zut mes espadrilles sont foutues ».

J'ai replongé dans mon bol. « Nous avons une fuite » dit maman.

J'avais déjà de l'eau jusqu'aux mollets. Les croquettes du chat flottaient. Le chat était monté sur la table, la table avait heurté le frigo. La porte du frigo s'était ouverte, le frigo tanguait et se vidait dans la mer. Le chat crachait.

« Nous avons une fuite, Jean-Pierre » dit maman « Jeeeean-Pieeerre ! ». Entre deux vagues, trois saucisses, deux yaourts, une compote et les canettes de maman disparaissaient dans le couloir. Je n'aurais pas besoin de finir mon gratin. Les casseroles grasses pleines d'écume se cognait la tête aux murs. Un filet de tomate est passé devant moi.

Moi j'étais assis sur la table à côté du chat, la table essayait de sortir par la fenêtre. La mer devenait houleuse. Le chat crachait toujours et je battais des mains.

« Jeeeeean-Pieeeeeeeerre !!! » hurla maman.

Maman était toujours dans la cuisine, debout devant l'évier. L'eau lui arrivait aux seins. Mais papa n'était pas là. J'ai ouvert la fenêtre tout doucement pour laisser sortir la table, et moi avec, dans le jardin. Les saucisses nous ont suivis. Maman n'a pas bougé.

« Sois bien sage aujourd'hui » a dit maman « n'oublie pas ton cartable ». Les vagues étaient de plus en plus grosses et les croquettes aussi, elles avaient gonflé. La table traversait le jardin immense, entre les rosiers. La voisine est passée sur son balai. J'ai vu le bus s'arrêter, les passagers flotter, ça n'avait pas l'air de les déranger.

Le chat s'était calmé. La table a heurté l'arbre du fond du jardin. C'est là que j'ai vu papa sur la plus haute branche. Sur la plus haute branche d'une forêt, il passait d'arbre en arbre en se balançant. « Bonjour fiston » m'a t-il lancé « je pars pour quelques jours. »

LES AUTEURS :

Paul Sunderland

Paul Sunderland, écrivain undercroûte, a publié chez m@n un recueil de nouvelles, *Celui qui titube dans les ténèbres*. Il écrit également pour différentes revues (*Revue Métèque, Cohues, L'Ampoule, L'Angoisse, Squeeze, Unidivers*). De temps en temps, il alimente son blog (*Sous le ciel de Sunderland*) et officie, sous une autre identité, dans le domaine de la traduction littéraire (anglais > français, français > anglais). Il est régulièrement atteint de mélancolie délirante.

<http://souslecielendesunderland.over-blog.com/>

Henri Ansbert

Henri Ansbert est né en 65, a croisé les livres de Bukowski et Fante au milieu des *eighties*, a essayé d'écrire à l'époque, a vécu en Afrique de l'Est, a fait du surf avant de s'exploser les genoux, a produit et réalisé des émissions de radio, a milité ici et là, et a enseigné à de nombreux gamins et adultes. Bien des années plus tard, il continue à enseigner, a repris l'écriture, s'est mis à la *surf guitar* sous le pseudo de Professor LongBoard et s'est décidé à enfin envoyer ses textes aux revues les plus décalées.

Son site web : <https://zoneintervention.wordpress.com>

Stéphane Blanchet

« A en croire le premier résultat Google, Stéphane Blanchet est un conseiller en management grisonnant. Il habite Lyon, est âgé de

50 ans, et affiche une tête à tondre la pelouse le dimanche à 7h du mat. Mais ce n'est pas moi. Moi, je suis Nantais et auteur. J'aime les pelouses bien hautes, mitées de trèfles, avec des pissenlits dedans. Le dimanche à 7h, je dors.

Alors quoi ?

Allais-je me battre avec Môssieur le conseiller en management pour la propriété d'un nom de famille qui m'a valu tant de sobriquets douloureux durant l'enfance ? Dont celui d'une biquette célèbre ? Je te le laisse, mon blaze, Blanchette.

Je biaise.

Je m'invente des pseudos littéraires : Georges Beckett, Georges Procrastin... Je fais mon trou dans l'écriture. Je remporte des concours de nouvelles, même un au salon du livre de Paris, j'arrache quelques publications, je décroche un contrat d'auteur chez Évidence édition, j'en oublie presque mon concurrent Lyonnais... Quand ma mère me téléphone et demande :

— Pourquoi que t'écris pas sous ton vrai nom, mon chéri ? T'as honte ?

Le visage de mon homonyme lyonnais aux tempes grisonnantes, avec son sourire LinkedIn de gagnant de la tombola du comité d'entreprise, me revient comme un boomerang.

Il va tirer les larmes à ma mère, ce con.

Honte, moi ?

C'est ce qu'on va voir. Tremble Stéphane Blanchet, conseiller en management ; j'ai toujours haï ceux qui tondent le dimanche. Le VRAI Stéphane Blanchet, l'auteur, va reconquérir son patronyme et te piquer ta première place sur Google. Stéphane Blanchet, c'est MOI. Et tant pis si on me prend pour une chèvre, la fierté de mes pauvres parents vaut bien ça. »

<https://www.facebook.com/sbalapetitesemaine>

Jean-Jacques Nuel

Jean-Jacques Nuel est né le 14 juillet 1951 à Lyon et vit désormais en Bourgogne, près de Cluny. Il revient sur le tard à la poésie, après avoir publié récits et textes courts, notamment : *Journal d'un mégalo* (Cactus Inébranlable) ; *Courts métrages*, *Billets d'absence* et *Une saison avec Dieu* (Le Pont du Change).

Son site : <http://jeanjacquesnuel.e-monsite.com/>

Éléonore Sibourg

Drômoise d'origine et Grenobloise d'adoption, Éléonore Sibourg est docteur en lettres et professeur de français. Les incohérences

et paradoxes qu'elle observe (et qui sont parfois les siens) sont le terreau des histoires qu'elle écrit : rapport hommes/femmes, écologie, dérives de la société moderne... Notre monde ne manque pas de sujets qui prêtent à la critique, à l'humour ou à la poésie, pour cette amoureuse des champs et des terrasses de cafés.

Nadine Travacca

Née au bord de la mer elle vit aujourd'hui en Savoie.

Elle aime avec ses mots conjuguer le fragile et l'ordinaire, et quand elle n'écrit pas prêter sa voix à ceux des autres.

Elle collabore, pour le partage et la découverte, à des revues papier et numérique (*Lichen, Mot à maux, Cabaret, Méninge, Ornata...*), publie des textes courts, poésie ou nouvelles.

Matéo Lavina

Année 90, banlieue parisienne. À 9 ans, il entre au conservatoire de sa ville en flûte traversière. Treize ans plus tard il sortira du Conservatoire de Paris diplômé dans cette même discipline. Il se dirige alors vers la composition musicale et crée le projet électro Zerkalâ en 2014. L'écriture s'y développe en parallèle au même moment. En 2015, il intègre la compagnie de théâtre Les Chiens Andaloux de Marion Conejero, pour qui il composera la totalité des musiques de ses pièces (*Roméo et Juliette, L'éveil du printemps, Mademoiselle Else...*). Depuis, il oscille pleinement entre composition musicale et écriture.

Brice Gautier

Brice Gautier est un auteur dilettante qui écrit peu, uniquement des nouvelles dont on se demande bien à quel genre elles appartiennent. Claires ou sombres, parfois teintées de fantastique ou carrément de science-fiction, parfois teintées de rien de spécial, on les retrouvera dans les revues *Harfang, Rue Saint Ambroise, Arkuiris, Le Cafard Hérétique* ou *Les hésitations d'une mouche*. C'est à se demander s'il n'est pas du genre à considérer qu'en littérature, comme pour les êtres humains, il est idiot et vain de vouloir distinguer des races ou des genres là où rien ne vaut le métissage et la nuance. Sa vie privée est protégée par une armée d'homonymes, de sorte qu'on ne peut pas réellement décider s'il est directeur des ventes dans un cabinet d'avocats, conseiller financier à la Banque Postale, enseignant-chercheur dans une discipline que personne n'a envie de comprendre ou coiffeur pour chiens en Nouvelle-Calédonie.

Jacques Cauda

Jacques Cauda est peintre-écrivain, cinéaste jadis. Artiste polymorphe, il écrit le corps comme le cyclostome élégant écrirait s'il écrivait. Autrement dit, il s'enroule autour des mots en tenant la vie par les lèvres. Les grandes, surtout, qu'il dessine quand il les peint avec amour. Il a reçu le prix spécial du jury Joseph Delteil 2017 pour *Ici, le temps va à pied*, Éditions Souffles. Il est directeur de la collection *La bleu-turquin* chez Z4 éditions.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Jacques_Cauda

Philippe Caza

Illustrateur régulier des éditeurs français de SF et auteur de bandes dessinées (revues *Pilote*, *Métal Hurlant*, série *Le Monde d'Arkadi*). Coté cinéma, il a assuré la création graphique de *Gandahar* de René Laloux et scénarisé et dessiné *Les Enfants de la pluie* de Philippe Leclerc. Coté écriture, il a publié quelques nouvelles dans *Ténèbres*, *Bifrost* et deux recueils numériques chez Actu-SF. Plus récemment il a publié dans diverses anthologies et revues (*Arkuiris*, *Galaxies*).

<http://www.bdebookcaza.com/>

Philippe Sarr

Philippe Sarr consacre une grande partie de son temps libre à l'écriture. Aimant entretenir la confusion des genres et se jouer des effets de continuité dans une textualité discontinue, il publie régulièrement des nouvelles dans diverses revues (*L'Ampoule*, *Hasardzone*, *Squeeze...*). Il est également l'auteur de deux romans : *Tagada* (La p'tite Hélène éditions) et *Les chairs utopiques* (Crispation éditions).

Jean-François Magre

Jean-François Magre travaille depuis plusieurs années l'écriture hybride mêlant littérature, dispositifs icono-textuels et vidéo à travers, notamment, la série des *Nanodrames*.

Elsa Hieramente

Elsa Hieramente dessine et écrit, des corps des visages des gens. Des choses peut-être crues, peut-être cuites.

Elle croit au père Noël au quotidien et déploie un univers graphique tendre et expressif pour des projets d'édition, du dessin de presse ou de l'illustration jeunesse.

<http://ledejeunerducrocodile.com/>

Rendez-vous en été 2020 pour le prochain numéro



Retrouvez nos appels à textes et toutes nos publications sur :

www.revuesqueeze.com



Directeur de publication : Lemon A
Relecture et correction : Pascale C.
Conception multimédia : Jérôme Bertho
Maquette : Éfélyd
Illustration couverture : Audrey Faury
Égérie : Quickie Squeezei

Publié par Squeeze, 3, place Bouschet de Bernard, 34070 Montpellier

ISSN : 2259 - 8014

ISBN : 979-10-92316-19-3

Dépôt légal : Avril 2020

© Les auteurs et Squeeze